BnF
gallica
BIBLIOTHÈQUE NUMÉRIQUE

Lénore, ou Les morts vont vite : drame en 5 actes / par MM. Cogniard frères...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Cogniard frères. Lénore, ou Les morts vont vite : drame en 5 actes / par MM. Cogniard frères.... 1843.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

ACTE V, SCENE V.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

LÉNORE,

OU LES MORTS VONT VITE,

DRAME EN CINQ ACTES,

Par MM. Cogniard frères,

Tiré d'une Nouvelle de M. Henri Blaze.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN LE 18 JUILLET 1843.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS*
LE BARON DE LUTZOW	M. JEMMA.	LA COMTESSE DIANE DE WALDBERG	Mlle KLOTZ.
WILHELM, son fils	M. CLARENCE.	L'INTENDANT de la Comtesse	M. TOURNAN.
STRELITZ, vieux soldat au service du Baron	M. RAUCOURT.	UN MAITRE D'ÉCOLE	M. VISSOT.
LE DOCTEUR BURGER	M. ANATOLE-GRAS.	UN ESPION	M. LYONNET.
GEORGES MULLER	M. NESTOR.	UN FOSSOYEUR	M. ALPHONSE.
LÉNORE, fille du docteur	Mme DORVAL.		
GERTRUDE, mère de Lénore	Mme CHARTON.		

DOMESTIQUES, VOLONTAIRES.

ACTE PREMIER.

Une grande salle ouverte par le fond, dans le château du baron de Lutzow.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, *puis* STRELITZ.

LE BARON, *assis devant une table, tenant une gazette et lisant.* « Après tant de vic-
» toires et tant de sang versé, le roi Frédéric
» est forcé de faire encore un appel aux en-
» fants de la Prusse : il y va de la gloire na-
» tionale !... Que chaque ville, que chaque
» bourg fournisse à la patrie son contingent
» de soldats... et qu'à la voix du souverain,
» vingt mille volontaires s'élancent vers Bres-
» lau !... » (*S'interrompant.*) Oui, oui, ils répondront à la voix de leur chef, et ceux de ma baronnie, en état de porter les armes...

STRELITZ, *entrant et déposant sur un gué-*

1843

ridon une paire de pistolets. Sont prêts à partir.

LE BARON, *avec joie.* Ils sont prêts ? déjà !

STRELITZ. Et je n'ai pas eu grand mal pour les décider; quand je leur ai dit qu'il s'agissait de tomber encore sur les Autrichiens, que les Russes s'en mêlaient, et que l'avenir du pays dépendait de leurs bras..... Alors, si vous aviez vu ça... les bonnets ont sauté en l'air, les fils ont embrassé leurs mères en signe d'adieu, et chacun s'est inscrit comme volontaire, en criant : Vive la Prusse! vive Frédéric! et à bas l'Autriche!

LE BARON, *lui serrant la main.* Mon vieux camarade ! ah ! je suis sûr que tu as été éloquent !

STRELITZ. Je n'sais pas si j'ai parlé en bon prussien, mon général, mais j'ai parlé comme un bon Prussien ; et ce qui n'a pas nui à l'électricité de la chose, c'est que pour finir je leur ai dit avec une certaine coquetterie : « Et » pour vous conduire, enfants, pour vous » montrer le chemin..... savez-vous qui j'ai » choisi?... moi, Strelitz, votre vieux Strelitz. »

LE BARON. As-tu le diable au corps ?

STRELITZ. Comme vous dites, mon général, j'ai le diable au corps.

LE BARON. Retourner à la guerre, toi ! quand tes blessures peuvent se rouvrir, quand ta pauvre carcasse est à peine rajustée.

STRELITZ. Ma carcasse tiendra bon ; maître Grégoire a recousu les pièces, tout est en place.

LE BARON. Brave et digne homme... oh ! va, sans ma maudite jambe...

STRELITZ. Vous feriez comme moi..... je vous y prends.

LE BARON, *se levant* *. Ah ! Strelitz, c'est si beau la guerre !

STRELITZ. A qui le dites-vous ?

LE BARON. Te souviens-tu de notre campagne de Silésie ?

STRELITZ. Si je m'en souviens ! une campagne de deux cent quarante jours, sous le brave maréchal Schwérin... En ai-je morcelé, de ces Autrichiens !

LE BARON. Que de combats !..... que de beaux faits d'armes !..... Tiens, je m'y crois encore!... quelle bataille que la dernière !... Le jour venait de poindre, quand le signal tant désiré se fait entendre... la gauche ennemie occupe le Ziska.

STRELITZ. La droite les hauteurs de Kyg...

LE BARON. Le prince Charles est devant nous, avec cent cinquante bouches à feu...

STRELITZ. Qui nous montrent les dents ; mais nous sommes faits à ces grimaces-là. —On crie : En avant !

LE BARON. L'ennemi reste impassible. — Nous chargeons à la baïonnette.

STRELITZ. Tout à coup les gaillards font pleuvoir sur nous une averse de balles et de mitraille..... que nous sommes trempés jusqu'aux os.

LE BARON. A la deuxième décharge le maréchal Schwérin tombe mort à mes côtés.

STRELITZ. Alors, à la vue du cadavre de notre brave maréchal, on pousse un cri terrible : Vengeance !

LE BARON. Oubliant le renfort qui devait se réunir à nous... on se précipite sur l'ennemi, supérieur en nombre de moitié...

STRELITZ. Qu'importe ! on met les bouchées doubles. Et bientôt un autre cri éclate dans nos rangs : Victoire !...

LE BARON. Et seize mille Autrichiens restent sur la place.

STRELITZ. Seize mille.... c'est exact. Et à Rosbach, donc !

LE BARON. Et à la bataille de Leuthen?

STRELITZ. Sept mille prisonniers, cent cinquante pièces de canon confisquées.

LE BARON. Ah ! c'était beau ! c'était bien beau ! Et rester ici dans l'inaction !

Il va se rasseoir.

STRELITZ. Vous nous verrez partir, ça vous consolera.

LE BARON. Au contraire, ça me désespérera ; car je ne verrai pas mon fils Wilhelm à votre tête. Ah ! Strelitz, pourquoi mon fils n'a-t-il pas dans les veines quelques gouttes de ton sang énergique !

STRELITZ. Il est pourtant d'une famille où l'on vient au monde l'éperon à la botte et l'épée au côté.

LE BARON. A la vue des jeunes gens de son âge, qui s'en vont combattre, il n'éprouve rien, rien... C'est une honte!

STRELITZ. Oh ! monsieur le baron, ne l'accusez pas de lâcheté !

LE BARON. Mais enfin, où est-il? que fait il?

STRELITZ. Eh ! mille tonnerres ! il est au bois, à la chasse, à s'égarer dans les taillis, ou sur le bord des eaux avec ses rêves.

LE BARON. Des rêves !

STRELITZ. Oui, vrai Dieu, des rêves d'amour, des bêtises.

LE BARON, *vivement.* Que dis-tu là !

STRELITZ, *à part.* Aïe ! bavard que je suis! (*Haut.*) Hein, plaît-il, monsieur le baron... vous me faites l'honneur de me demander...

LE BARON. Voyons, parle, parle donc... aurais-tu découvert quelque chose ?

STRELITZ, *avec embarras.* Moi ! pas le moins du monde.... c'est une supposition... des paroles en l'air... Un jeune homme qui rêve, on dit..... ça pourrait bien être une amourette.

LE BARON. Tu me trompes, tu en sais davantage.

STRELITZ, *à part.* Maladroit. (*Haut.*) Non,

* Strelitz, le Baron.

5461

mon général, je vous assure... Ecoutez donc, après tout.... à vingt ans ça peut arriver.... le cœur, ça flambe si facilement... une toute petite étincelle, et puis crac!... Moi qui vous parle, mon général... Au surplus voici notre gentilhomme. (*A part.*) Ma foi, qu'il s'en tire... ça le regarde.

Musique.

SCÈNE II.

LE BARON, WILHELM, STRELITZ.

WILHELM. Bonjour, mon père.

LE BARON, *avec dureté.* C'est vous, enfin, Wilhelm; c'est heureux.

WILHELM. Qu'avez-vous, mon père?... pourquoi cette sévérité? D'ordinaire, quand je viens vous donner le bonjour, vous me tendez la main.

LE BARON. D'ordinaire, mon fils, vous vous rendez plus tôt à ce devoir... D'où venez-vous? voyons!

WILHELM. Cette nuit je n'ai pas pu dormir, et ce matin, à l'aube, je suis parti du château... La rosée tombait, l'air était vif... j'ai marché jusqu'à la rivière des saules, et je me suis assis sur une pierre au bord de l'eau. J'ignore moi-même combien de temps je suis resté là. Un bruit de trompettes, de fanfares, m'a tiré des songes que je faisais tout éveillé, et j'ai repris le chemin du château.

LE BARON. Voilà, certes, pour un gentilhomme de votre nom, une matinée bien employée! Vous avez vingt ans, Wilhelm, et vous semblez encore ne tenir compte ni de votre rang ni de votre naissance; oubliant les soins de votre avenir, le nom dont l'honneur vous est confié, vous vous abandonnez à une coupable indolence; vous traînez dans les forêts, ou sur le bord des eaux, des rêveries, des chimères que ni moi ni votre aïeul n'avons jamais connues.... fantômes qu'engendrent, pour les générations bâtardes, l'ennui et l'oisiveté. Je vous le dis, Wilhelm, je suis mécontent.

WILHELM. Quels que soient vos sentiments, mon père, ils ne sauraient égaler la mauvaise humeur que je nourris contre moi-même.

LE BARON. Réponse évasive... Et c'est au moment où notre grand roi remplit le monde du bruit de ses exploits; c'est à l'heure où les yeux de l'Europe entière se portent sur la Prusse, où tout s'émeut pour la guerre, où des corps libres se lèvent partout, spontanément, pour renouveler les forces de notre armée épuisée; c'est à cette heure que le gentilhomme Wilhelm va rêver sur le bord des ruisseaux!

Wilhelm relève la tête.

STRELITZ, *à part.* Bien attaqué.

LE BARON. Hélas! mon temps est passé désormais; j'ai dit adieu aux drapeaux, au bruit enivrant des batailles. Pauvre vieillard, l'âge et les infirmités me clouent à mon fauteuil... et mon fils est impuissant à me remplacer là-bas...

WILHELM, *à part.* Lénore! Lénore!

STRELITZ, *à part.* Il ne répond rien.

LE BARON, *à part.* Il semble ne pas me comprendre.

STRELITZ, *à Wilhelm.* Ah! si vous saviez, mon gentilhomme, quelle fête est un jour de combat... comme le cœur vous bondit dans la poitrine... quand le canon gronde majestueusement, quand l'odeur de la poudre vous grise et vous transporte... quand la mort est là, à droite, à gauche, en face, partout!... C'est alors seulement qu'on se sent vivre, c'est alors seulement qu'on est homme!

WILHELM, *avec douleur.* Lénore!

LE BARON, *à part.* Quel nom murmure-t-il? (*A Strelitz.*) Vois, vois, s'il répondra. (*Plus haut.*) Sais-tu, Strelitz, ce qu'un jour on dira de ma famille? on dira: « La patrie était en danger, et alors qu'à ce mot de patrie chacun s'armait pour la défendre, un fils du baron de Lutzow s'en allait, lui, faire la guerre à des chevreuils, à des lièvres... n'osant se battre avec des hommes. »

WILHELM, *avec fierté.* Qui oserait dire cela?

STRELITZ, *à part.* Bou! ça mord.

LE BARON, *continuant.* On dira: « Un fils du baron de Lutzow a manqué de cœur devant les ennemis de son pays... »

WILHELM, *avec force.* Celui-là aurait menti!

Le Baron se lève vivement.

STRELITZ. Très-bien!

WILHELM. Pardonnez-moi cet emportement, mon père; mais de telles paroles...

LE BARON, *avec joie.* Ta main, ta main, au contraire. Tu viens de parler en vrai gentilhomme. Oui, à cette indignation je reconnais mon fils, le sang des Lutzow. J'avais tort de douter de ton courage... et c'est moi, Wilhelm, qui te demande pardon.

WILHELM. Mon père!

LE BARON. Ainsi, aujourd'hui même...

WILHELM. Je me joindrai au corps de volontaires qui doit partir. Vous n'aurez pas à rougir de moi, mon père... et là-bas... je me battrai comme votre fils doit se battre.... (*A part.*) Oui, je partirai... en pensant à toi, ma Lénore. Je puis faire des prodiges; et si le roi me distingue... pour prix de mes services, si j'ai droit à une récompense..... c'est toi, Lénore, qui seras cette récompense... à genoux, je le supplierai d'obtenir le consentement de mon père. Oh! oui, l'espoir rentre dans mon âme.

LE BARON, *à Strelitz.* Le voilà retombé dans ses rêveries.

STRELITZ, *au Baron.* Une fois à cheval, j'en réponds.

UN VALET, *annonçant.* Le docteur Burger!

WILHELM, *vivement.* Son père!

LE BARON. Qu'il entre.

Musique. Il a regagné son fauteuil.

SCÈNE III.

LE BARON, LE DOCTEUR, STRELITZ, WILHELM.

LE BARON. Soyez le bienvenu, monsieur le docteur; c'est un heureux hasard qui vous amène au château.

LE DOCTEUR, *regardant Wilhelm.* Ce n'est pas le hasard qui m'y a conduit, monsieur le baron.

WILHELM, *à part.* Comme il me regarde!

LE BARON, *au Docteur.* Parlez...

LE DOCTEUR, *qui regarde toujours Wilhelm.* Je viens vous faire part, monsieur le baron, des fiançailles de ma fille Lénore, fiançailles que je fête demain.

WILHELM, *étourdi de cette nouvelle. A part.* Suis-je éveillé?

STRELITZ, *à part.* Aïe, aïe... ça se gâte!

LE BARON. Recevez mes félicitations; je puis, de mon côté, vous apprendre une heureuse nouvelle; votre ancien élève, mon Wilhelm, part aujourd'hui même pour l'armée.

LE DOCTEUR, *étonné.* En vérité!... une détermination aussi prompte.... Et moi qui pensais... qui craignais...

LE BARON. Quelle est la cause de votre étonnement?

LE DOCTEUR. Rien.... rien, monsieur le baron. (*Allant prendre la main de Wilhelm.*) Bien, jeune homme, bien; que les bénédictions d'un vieillard vous accompagnent, vous remplissez aujourd'hui le plus saint des devoirs.

WILHELM, *qui ne l'entend pas, à lui-même.* Lénore, la fiancée d'un autre!

Il tombe dans un fauteuil.

LE DOCTEUR, *continuant.* Le pays doit donner ses enfants, sans regrets, pour cette guerre que notre roi conduit au nom de la liberté et de l'intelligence. Frédéric n'est pas seulement un conquérant, c'est un grand réformateur. Ses mitrailles seront fécondes, je vous l'atteste; chacun de ses boulets, en creusant le sol, y dépose le germe de nobles épis que les pères arrosent de leur sang, et que les fils moissonneront, un jour, dans l'indépendance et l'égalité.

LE BARON. Indépendance, égalité!... Ne parlons pas, s'il vous plaît, monsieur le docteur, de ces folles doctrines que les Français nous envoient dans leurs livres, et dont les agitateurs de Berlin font leur profit. Frédéric étend ses frontières, affermit son royaume, et son ambition généreuse trouve un écho dans tous les cœurs. Parlez-nous de patriotisme et de gloire nationale, à la bonne heure, et souffrez qu'un vieux gentilhomme, usé dans les batailles, s'en tienne aux principes dans lesquels ont vécu et sont morts ses aïeux. Revenons au but de votre visite..... parlons de votre fille Lénore. Quel est son fiancé?

LE DOCTEUR. Le jeune Georges Muller de Wusterode.

WILHELM, *se levant vivement.* Georges Muller! mais elle ne l'aime pas!

STRELITZ, *bas, à Wilhelm.* Du calme!

LE DOCTEUR. L'amour viendra plus tard... avant tout, je dois délivrer ma fille des folles idées qu'un jeune homme extravagant n'a pas craint de lui mettre en tête; avant tout, je dois empêcher la pauvre enfant de croire à des illusions contre lesquelles s'élèvent toutes les conditions sociales.

LE BARON, *à part.* Que veut dire tout cela?

LE DOCTEUR, *plus bas, et se rapprochant de Wilhelm.* Et puis, j'ai bonne confiance en mon digne Wilhelm... Ce n'est pas lui qui voudrait forcer un père à maudire son enfant, et puisqu'il s'éloigne, il me promettra...

WILHELM. Rien! n'exigez rien de moi.... n'exigez rien.

LE BARON, *au Docteur.* Que se passe-t-il donc ici?

LE DOCTEUR. Permettez-moi, monsieur le baron, de prendre congé de vous; on m'attend au logis pour les apprêts des fiançailles.

WILHELM, *avec explosion.* Les fiançailles de Lénore!... Mais vous savez bien, monsieur, que cette union est impossible.

STRELITZ, *bas, à Wilhelm.* Au nom du ciel, taisez-vous!

LE BARON. Mon fils, il faut m'expliquer ce trouble, cette agitation.

WILHELM. C'est que je ne puis voir ainsi sacrifier une pauvre jeune fille, un ange... et vous ne le permettrez pas non plus, mon père. On vous dit que Georges Muller sera aimé de Lénore... c'est impossible! Jamais, jamais Lénore n'aimera Georges Muller!

LE BARON. Et comment le savez-vous?

WILHELM. Lénore m'a tout confié; Lénore n'a pas de secrets pour moi; Lénore en aime un autre.

STRELITZ, *à part.* La bombe éclate!

LE BARON. Et quel est cet autre? Parlez...

WILHELM. Moi, mon père...

LE BARON. Vous!

WILHELM. Moi seul ai son amour, moi seul ai sa foi... Lénore ne peut donc pas devenir la fiancée d'un autre.

LE BARON, *avec colère.* Et vous avouez cet amour, ici... devant moi!

WILHELM. Devant vous, à la face du ciel, je ne crains pas de le dévoiler. J'aime Lénore de toutes les forces de mon âme!.. Lénore est ma vie, ma joie, mon bonheur... et je veux être l'époux de Lénore.

LE BARON, *avec fureur.* Taisez-vous, Wilhelm, taisez-vous!

WILHELM. Mon père!

LE BARON. Silence! ne va pas plus avant, malheureux! Et ton nom! et l'honneur de ta race! Ne vois-tu pas que tu vas marcher sur les ossements de tes aïeux, et pousser du pied ton père dans la tombe!... car pour un Lutzow, l'ignominie c'est la tombe!

WILHELM. La colère vous égare.

LE BARON, *reprenant un peu de calme.* Ecoute, Wilhelm : si l'on t'eût dit hier de jeter du poison dans mon verre, ta poitrine se fût soulevée d'horreur, n'est-ce pas?... Eh bien! tu m'as réservé pour aujourd'hui un poison mille fois plus terrible et plus mortel... un poison qui tue en même temps l'homme et son nom, qui dévore en un seul jour toute une race de gens nobles, la honte! Le fils du baron de Lutzow... épouser la fille d'un malheureux docteur... mon fils s'allier à la fille du docteur de mes domaines!... Je comprends tout maintenant : cette visite de ce matin... ces prétendues fiançailles... tout cela était arrangé à l'avance, n'est-ce pas?

LE DOCTEUR. Arrêtez, monsieur le baron.

LE BARON, *avec force.* Monsieur Burger, vous êtes un homme déloyal!

LE DOCTEUR. Monsieur...

LE BARON. Monsieur Burger, vous avez abusé de ma confiance... Wilhelm était votre élève, et vous n'avez pas veillé sur lui, et vous n'avez pas veillé sur votre fille... et cela... parce qu'en laissant naître chez ces deux enfants des ardeurs coupables, vous avez espéré mener à bien des calculs de fortune qui ne se réaliseront jamais, sachez-le bien.

LE DOCTEUR. La colère porte le désordre dans vos sens, monsieur le baron, et je vous rappelle à vous-même.

LE BARON. Vive Dieu! vous me faites des remontrances, je crois. Dans ma maison, il ose me répondre à moi qui l'ai tiré de la poussière pour le faire ce peu de chose qu'il est aujourd'hui! à moi, son maître, qui l'ai recueilli sur mes terres pour l'empêcher de mendier!

STRELITZ. Monsieur le baron!

WILHELM. Mon père!

Moment de silence.

LE DOCTEUR, *avec dignité.* Je ne reconnais qu'un maître, monsieur le baron, le maître que nous servons tous. Celui dont la vie s'écoule en bonnes œuvres, qui passe ses jours à secourir, à consoler ceux qui souffrent .. celui-là mérite bien qu'on lui tienne compte de sa modestie, de son obscurité; et son nom, s'il ne prenait soin de le dérober à tous et d'en emporter le secret dans la tombe, son nom serait peut-être digne de marcher de pair avec ceux que la naissance rend célèbres..... A votre orgueil de patricien, monsieur, j'oppose ma fierté plébéienne! Dès ce moment, j'interdis à votre fils l'accès de ma maison, et je le préviens que désormais, si contre mes volontés il s'approche de mon toit... eh bien alors, je repousserai la violence par la violence, et chasserai comme un malfaiteur celui qui viendrait encore porter le trouble dans une famille où il n'a reçu que des bénédictions. Avant de quitter ce château, monsieur le baron, je vous atteste ici, par le ciel, que je fête ce soir même les fiançailles de Georges et de ma fille Lénore.

Musique. Il salue et sort.

SCENE IV.

LES MÊMES, *excepté le docteur Burger.*

STRELITZ. Comme il y va, le docteur Burger!

LE BARON. Tais-toi... Il a raison, cet homme, car dans tout ceci, le droit est pour lui et la honte pour moi.

WILHELM. Et vous le laissez partir... Il va fiancer sa fille à un autre... il l'a juré par le ciel!... et vous le laissez partir... et vous ne comptez pour rien mes douleurs .. Voilà donc le cœur d'un père pour son fils!

LE BARON. Il te sied bien de parler de cœur, à toi, malheureux! d'outrager ma vieillesse, à toi qui ne sais pas même respecter la tombe de tes ancêtres!

WILHELM. Toujours ces mots d'ancêtres, de naissance et de noblesse!... Mais quand toutes les nobles dames qui dorment étendues dans le sépulcre de notre maison renaîtraient à la vie, dans toute la splendeur de leur jeunesse et de leurs grâces, nulle d'elles n'aurait des regards aussi beaux que ceux de ma Lénore!... nulle d'elles n'aurait dans sa poitrine de baronne ou de comtesse un cœur aussi pur, aussi noble, aussi fidèle que celui qui bat sous le chaste sein de ma Lénore..... Oui, je vous le dis, mon père, et je vous le jure... que je l'aime, que rien dans les cieux ni sur la terre ne saurait me contraindre à l'abandonner jamais, et qu'elle sera à moi!... ou que je me tuerai sous vos yeux!

LE BARON, *avec calme.* Vous tuer?... vous parlez de mourir?

Il se lève.

WILHELM. La mort me délivrera des tourments qu'on veut me faire endurer.

LE BARON. Et ce projet vient de naître subitement en votre esprit?

WILHELM. Je l'ai conçu depuis longtemps.

LE BARON. Et c'est une résolution...

WILHELM. Irrévocable.

LE BARON. Il faut donc que je choisisse entre votre existence et ma honte?

WILHELM, *d'un air résolu.* Je me tuerai, si je n'épouse Lénore.

Musique. Le Baron va prendre les pistolets que Strelitz a déposés en entrant sur le guéridon à droite.

STRELITZ. Comment?...

LE BARON, *à Strelitz.* Pas un mot! (*A Wilhelm.*) Voici ma réponse... Plutôt mort que déshonoré. Celui-ci pour toi, l'autre pour ton père.

WILHELM. Que dites-vous?

LE BARON. Et si tu n'as pas le courage de te briser le crâne... dirige le canon contre ma poitrine, consomme ton œuvre, et quand je serai mort, passe sur mon cadavre, et va tendre ta main sanglante à la fille du docteur Burger! Allons, prends...

Il lui présente un pistolet.

WILHELM, *tombant à genoux.* Jamais, mon père!... pitié, pardonnez-moi!

LE BARON, *qui a rendu les armes à Strelitz.* C'est sur mon cœur qu'est ton pardon... (*Lui ouvrant les bras.*) Viens le prendre.

WILHELM, *embrassant son père avec effusion, en pleurant dans ses bras.* Mon père!

STRELITZ. Satané diable! j'en pleure!

LE BARON. Eh bien, oui, reste là... pleure, pleure, mon Wilhelm, dans les bras de ton père qui t'aime, qui veut te voir heureux.... honoré de tous... au rang que tu dois occuper. Tu vas partir, n'est-ce pas?... Eh bien, le bruit des camps, le changement de climat, d'habitudes... tout cela ramènera la paix dans ton âme. Tu verras!... Et un jour, tu me comprendras, tu me remercieras toi-même de mon inflexible sévérité. Courage, mon Wilhelm; sois fort, sois gentilhomme!... Je vais presser ton départ... Viens, Strelitz.

STRELITZ. Un moment, que j'emporte ces armes!

LE BARON. Non, laisse-les-lui. Je n'ai plus rien à craindre. N'est-ce pas, Wilhelm?

Wilhelm tend la main à son père, en signe d'assentiment, le Baron la presse dans les siennes, et sort lentement avec Strelitz. (Musique.) Wilhelm, appuyé sur un fauteuil, reste accablé et comme étourdi de tout ce qui s'est passé.

SCENE V.

WILHELM, *seul.*

Partir! la quitter!... et à mon retour la voir dans les bras d'un autre... Non, le ciel ne voudra pas cela!... Ai-je donc mérité ces horribles angoisses! Il y a, mon Dieu, tant d'azur dans ton ciel et dans tes eaux, tant de rosée et de verdure dans tes champs, tant d'air et de liberté sur tes montagnes... et tu permets que les hommes soient à ce point esclaves! Lénore! renoncer à Lénore... Pauvre bien-aimée, ils la tortureront! ils la forceront de jurer foi et amour à un autre, les imprudents! ils ne savent pas que plus d'une jeune fille prend le vêtement de mort avant d'avoir usé sa robe de fiancée. Aucun espoir, maintenant! aucun sur cette terre!... Eh bien, reportons cet espoir dans une autre vie. Au milieu de ces combats où la mort mesure les fosses par milliers.... je trouverai la mienne. Viens, ô mort! je te désire, je t'appelle... car toi seule peux me réunir à Lénore... Mais comment l'instruire de mon départ?... Courons chez le docteur. (*Fausse sortie.*) Non, voir couler ses larmes... je ne le puis... et si je la revoyais, je n'aurais plus la force de partir. Ecrivons-lui.

Il se met à une table, à gauche, et écrit.

SCENE VI.

Musique.

WILHELM, STRELITZ, *en tenue militaire, avec sa sacoche, son sabre et un vieux manteau, qu'il étend sur le fauteuil, à droite.*

STRELITZ, *sans voir Wilhelm.* Me voilà harnaché, sanglé, prêt à partir. Allons, ma bonne sacoche, à cheval, ma vieille!... Et toi, mon brave bancal (*Il l'accroche à son côté*), tu vas sortir de ton étui.... Tu te rouillais là dedans, tu jaunissais de colère!... Patience! tu vas reluire au soleil! Et toi, mon fidèle manteau, réjouis-toi, car voici venir la neige, la pluie et les vents d'automne.... nous étions mal ici tous les deux, n'est-ce pas? Les vers te rongeaient, toi... moi, c'était l'ennui! Mieux vaut que nous allions finir ensemble sur quelque champ de bataille. Ensemble, déjà, nous avons essuyé bien des bourrasques... depuis la grêle du ciel jusqu'à la grêle des balles... mais aussi quelles journées et quelles nuits de délices, lorsque nous dormions à la belle étoile, étendus dans les semailles au printemps, et que je te contais tout bas mes amourettes de régiment, mes peines, mes plaisirs et jusqu'à mes petits remords!.. Je te disais tout, à toi, mon brave camarade, mon vieux manteau chéri. Aussi maintenant nous ne nous quitterons plus, n'est-il pas vrai? Et si une balle autrichienne m'arrive là, je veux tomber avec toi, je veux mourir dans tes bras, mon vieux... et nous dormirons ensemble, en attendant

que la trompette de là-haut sonne le rappel général !

WILHELM, *qui a fini d'écrire.* Strelitz !

STRELITZ, *étonné.* Hein? vous étiez là, mon gentilhomme ! pardon, je causais avec tout ça... et je ne vous ai pas vu.

WILHELM. Strelitz, mon vieil ami, ne me refuse pas ce que je vais te demander.

STRELITZ. Parlez.

WILHELM. Tu vois cette lettre, elle est pour Lénore... cours à sa demeure, tu la lui remettras, en lui disant... (*l'émotion le gagne*) en lui disant que je l'ai couverte de baisers et de larmes.

Il presse la lettre sur ses lèvres et pleure.

STRELITZ, *s'attendrissant peu à peu.* Oui, c'est ça, n'est-ce pas?... j'irai lui dire que vous pleuriez, que vous étiez désespéré, que ça faisait mal à voir, au point que moi-même... fichtre ! un homme qui pleure c'est joli ! (*A part.*) Mille coups de sabre, plutôt que de voir ce pauvre enfant se désoler ainsi ! (*Haut.*) Allons, mon gentilhomme, remettez-vous, que diantre... de la fermeté... Ecoutez... si vous me promettez d'être raisonnable...

WILHELM. Tu lui remettras ma lettre?

STRELITZ. Mieux que cela; vous la remettrez vous-même.

WILHELM. O Strelitz !

STRELITZ. Ah ! dame ! faut être bien prudent !... je puis être sûr de vous, n'est-ce pas? de votre raison... Vous avez donné votre parole à votre père, et vous partirez avec moi, c'est convenu.

WILHELM. Oh ! je te le jure !

STRELITZ. Monsieur le baron sera obéi. Le reste me regarde. Quand on s'éloigne, fichtre ! on a bien le droit de dire adieu à ceux qu'on aime. Il ne faut qu'un moment pour ça. On sait que ça fait mal, que ça vous brise, qu'il y a dans ce mot d'adieu quelque chose de déchirant... comme qui dirait un coup de pointe au cœur ; mais c'est égal... quelques larmes, un serrement de main, une embrassade, et l'on part plus calme, et l'on emporte du bonheur pour quelque temps, et l'on n'a pas ce reproche cruel à se faire : Je ne lui ai même pas dit adieu !

WILHELM. Tu as raison, mon bon Strelitz.

STRELITZ. Et je ne parle pas des baisers qu'on s'envoie de loin, sur la route, à mesure que la distance grandit et vous sépare, ni du mouchoir qu'on voit s'agiter au loin... alors qu'on ne distingue plus les traits de celle qu'on aime... Tout ça, c'est bon, ça fait du bien, ça console.

WILHELM. Ainsi donc...

STRELITZ. Laissez-vous mener. Partons sans avoir l'air... et à la première halte, nous piquons des deux, nous faisons un détour, nous arrivons chez le docteur... quand on nous croit déjà bien loin.

WILHELM. J'embrasse Lénore une dernière fois.

STRELITZ. Et en route pour l'armée. Ce sont nos conventions, rien de plus !

WILHELM, *lui serrant la main.* Je te le promets.

On entend des fanfares.

STRELITZ. C'est l'heure du départ, les volontaires viennent nous chercher.

Musique guerrière.

SCÈNE VII.

LE BARON, STRELITZ, WILHELM, DOMESTIQUES, VOLONTAIRES.

Les Volontaires paraissent au fond, drapeau en tête, ayant tous des branches de chêne à leurs chapeaux.

LE BARON, *aux Volontaires.* Bien, mes amis ; vous ne vous êtes pas fait attendre... Partez, enfants, déposez la bêche pour prendre le sabre... mieux vaut s'ensevelir dans le sillon creusé sur la terre natale, que d'y faire croître des épis pour nourrir l'étranger. Courage ! combattez pour le sol que vous cultivez. Dieu sera pour vous !... Et lorsque vous reviendrez, si je ne suis plus de ce monde, venez tous crier sur ma tombe que vous êtes vainqueurs, et je vous entendrai !... Et vos cris viendront réchauffer mes cendres et les faire tressaillir !... Adieu, mes enfants !... et vive Frédéric !

TOUS. Vive Frédéric !

LE BARON, *à Strelitz, qui s'avance pour prendre congé de lui.* Adieu, mon vieux camarade ; veille sur lui comme la Providence ! Strelitz, je te le confie. (*A Wilhelm.*) Wilhelm, mon fils...

Il lui tend les bras.

WILHELM, *mettant un genou en terre.* Bénissez-moi, mon père !

Musique.

TOUS. Vive Frédéric !

Le Baron, dans la plus grande émotion, place une main sur la tête de Wilhelm, et lève l'autre au ciel. Puis il ouvre les bras à son fils, en se relevant. Tous deux se tiennent un moment embrassés, et les volontaires s'éloignent bientôt, avec Wilhelm à leur tête.

ACTE DEUXIÈME.

Un grand hangar laissant voir au fond un petit jardin et un mur de clôture avec un treillage couvert de branches de lierre, de chèvrefeuille et de clématite. Au milieu du mur on distingue une petite porte gothique donnant sur la campagne. A droite, au premier plan, un petit escalier conduit à l'entrée du logis du docteur Burger.

SCÈNE PREMIÈRE.

Lénore est assise, immobile et pensive. Gertrude entre et va vers elle.

LÉNORE, GERTRUDE.

GERTRUDE, *appelant.* Lénore!... ma Lénore, à quoi songes-tu? (*A part.*) Elle ne m'entend pas. (*Lui touchant légèrement l'épaule.*) Lénore!

LÉNORE, *avec un tressaillement.* Ma mère!...

GERTRUDE. Autrefois, chère enfant, lorsque tu travaillais à cette même place... tu chantais, tu étais heureuse.

LÉNORE, *avec un soupir.* Autrefois!... c'est qu'ils étaient si beaux ces jours d'autrefois dont vous parlez, ma mère! Alors Wilhelm vivait ici, près de nous!... Notre âme confiante et joyeuse n'avait point souci de l'avenir.

GERTRUDE. Hélas!

LÉNORE. Tout ici était riant, tout promettait le bonheur. La nature avait pour nous ses plus belles fleurs, le ciel son azur le plus pur... notre jeunesse sommeillait, bercée par ces doux songes que Dieu seul nous fait!

GERTRUDE. Pauvre enfant!

LÉNORE. Chaque soir, à cette heure, vous étiez là assise près de moi... Wilhelm, ici... encore plus près. Toujours entre vous deux... oh! que j'étais heureuse! La lecture la plus simple nous captivait... le moindre mot excitait notre gaieté... puis mon père venait se joindre à nous, faisait le récit de ses voyages, nous parlait de la France, de l'Italie... On formait de beaux projets! Comme notre cœur battait de joie à l'idée seule qu'un jour nous pourrions visiter aussi cette belle France, cette belle Italie! Oh! que j'étais heureuse! Et maintenant, maintenant, ma mère... que sont devenus ces beaux rêves, dites?... Ici, plus de gaieté, plus de sourires, plus de projets!... Les fleurs sont toujours belles, mais elles n'ont plus de charmes pour moi!... Si le ciel est pur, il attriste mon âme, et je préfère ses tempêtes à son soleil... c'est que Wilhelm n'est plus ici, ma mère!

Elle pleure.

GERTRUDE. Ces jours d'autrefois que tu regrettes, je les maudis, moi.

LÉNORE. Oh! taisez-vous, ma mère!

GERTRUDE. Imprudente que j'étais! Je ne voyais naître entre vous deux que les sentiments d'un amour fraternel. Wilhelm était un fils pour moi, et malgré sa naissance je m'étais habituée à le regarder comme mon propre enfant. Folle, folle que j'étais! son nom et ses titres étaient cachés dans les langes de son berceau... je ne les voyais pas! L'âge est venu, et j'ai pu calculer alors la distance qui le séparait de nous... lui, Wilhelm! le fils du baron de Lutzow... le fils de notre seigneur et maître... l'héritier enfin de cette baronnie!

LÉNORE. Qu'importent ces titres, puisqu'il m'aime!

GERTRUDE. Lénore, ma chère fille, que ton sort m'épouvante, et que de maux j'entrevois! Après des années de malheur et de misère, j'espérais avoir trouvé un peu de joie et de tranquillité pour ma vieillesse; il n'en est rien. Le temps des épreuves recommence pour moi.

LÉNORE, *consolant sa mère.* Oh! ne pleure pas, bonne mère... chaque larme qui coule de tes yeux me retombe glacée sur le cœur!

GERTRUDE. Comment ne pas pleurer, en envisageant les suites de cet amour insensé... Comment ne pas pleurer... aujourd'hui que ton père sait tout!

LÉNORE, *avec effroi.* Mon père! qu'avez-vous dit!

GERTRUDE. Ce matin, près de la petite rivière des saules...

LÉNORE, *vivement.* Eh bien?

GERTRUDE. Il passait... vous avez fui à son approche, vous vous êtes cachés...

LÉNORE. Il nous a vus?

GERTRUDE. Il est rentré aussitôt... m'a interrogée... moi, je n'ai pu soutenir son regard... je me suis troublée...

LÉNORE. Il sait tout?

GERTRUDE. Il sait tout! je n'ai pu mentir, Lénore.

LÉNORE. Oh! malheur!

GERTRUDE. Je redoutais sa fureur, ses reproches... Il resta calme, pensif... et après un long silence... « Gertrude, me dit-il, Georges Muller est un jeune homme de bonne famille de bourgeois... »

LÉNORE. Georges Muller!

GERTRUDE. « Il est à l'abri du besoin, d'un caractère franc et loyal... il aime Lénore depuis longtemps; il m'en a fait l'aveu. Demain, je prétends fiancer Lénore à Georges Muller. »

LÉNORE. Me fiancer !

GERTRUDE. Je voulus répondre... mais se levant tout à coup, et m'écrasant de son regard : « Allez-vous me parler de Wilhelm ? s'est-il écrié.... Allez-vous m'opposer cet amour coupable ? Prévenez Lénore de mes volontés, et qu'on m'obéisse !... moi, je vais au château; je verrai le baron de Lutzow.

LÉNORE. Mon Dieu, mon Dieu !

GERTRUDE. « Auparavant, a-t-il ajouté, je passerai chez Georges pour lui faire part de ma bonne résolution à son égard. » J'étais glacée, sans force, sans mouvement... et avant que je fusse revenue à moi-même, ton père s'était brusquement éloigné.

LÉNORE. Au château ? que va-t-il faire ?

GERTRUDE. Tu connais sa volonté inflexible, sa fermeté dans l'accomplissement de ce qu'il croit être un devoir. Lénore ! Georges Muller va venir.

LÉNORE, *avec résolution.* Je le verrai, ma mère.

GERTRUDE. Bien, chère fille. Sois forte ; et pour que la raison vienne à ton aide, pense à ta mère qui te chérit, et qui doit se réjouir ou souffrir avec toi... J'entends Muller... Cache tes larmes ; allons, du courage ; je te laisse avec lui.

LÉNORE. Oui, laissez-nous, ma mère... je veux lui parler sans témoin.

Musique.

SCÈNE II.

GEORGES MULLER, LÉNORE.

GEORGES, *un bouquet à la main ; il entre joyeux, et ne voit pas Lénore.* Quelle nouvelle !... quelle joie !... quel bonheur !... oh ! jamais je n'aurais espéré... Ciel ! c'est elle ! ô mademoiselle Lénore !...

LÉNORE, *à elle-même.* Oui, c'est le seul moyen.

GEORGES, *à part.* Elle ne me voit pas. Et dire que voilà ma promise, ma fiancée, mon épouse... O mon cœur ! palpite moins fort. (*Haut.*) Mademoiselle Lénore !

LÉNORE, *surprise.* Monsieur Georges !

GEORGES. Je vous ai fait peur... excusez-moi... je suis un brutal, un maladroit... oh ! c'est que vous ne savez pas ? ou plutôt si... vous devez savoir... monsieur votre père... votre excellent père... je viens de le voir !

LÉNORE. Eh bien ?

GEORGES. O mademoiselle ! ne devinez-vous pas à ma joie ce qu'il a pu me dire ?

LÉNORE. Je l'ignore !

GEORGES. Vous l'ignorez !... vous l'ignorez !... Alors permettez-moi de vous en instruire, mademoiselle Lénore... et puisse cette nouvelle vous causer un peu du frémissement qu'elle a fait courir dans tout mon être ! J'étais chez moi dans mon jardinet, cultivant mes tulipes, et pensant à vous ; c'est là mon occupation de chaque jour, votre père arrive, votre excellent père... « Georges Muller. » (*C'est lui qui parle.*) « Georges Muller, vous aimez toujours ma fille ! » Si je l'aime !... si je l'aime toujours votre fille !... (*C'est moi qui parle.*) « Dès ce jour, Georges, elle est votre fiancée ! » (*C'est lui qui parle.*) Elle est ma... Ah ! monsieur, redites... Dès ce jour, elle est ma fiancée !... Je serais le fiancé de Lénore !..... Oh ! alors, je suis devenu fou ! je criais, je chantais... je faisais mille extravagances, au point d'effrayer ma pauvre bonne mère, qui voulait en vain me calmer ; me calmer, après une telle promesse !... Ah ! bien oui !... j'ai embrassé votre père, votre excellent père ! j'ai serré ma mère dans mes bras... si fort, qu'elle en a crié ! J'ai sauté au milieu de mes plates-bandes, j'ai composé ce bouquet, et je me suis mis à courir vers votre demeure, sans voir personne, renversant tout sur mon chemin, afin d'arriver plus vite... et me voici, moi et mon bouquet, joyeux, transporté ! mais attendant un mot de vous, pour être bien sûr que tout cela n'est pas un rêve... et pour que vous me permettiez d'être heureux tout à fait !...

Il s'arrête intimidé par l'air froid et réservé de Lénore.

LÉNORE. Monsieur Georges... êtes-vous bien sûr de m'aimer ?

GEORGES. Si j'en suis sûr !

LÉNORE. Interrogez bien votre cœur.

GEORGES. Je l'interroge, et il me répond : Oui, cent fois oui !

LÉNORE. Et s'il vous trompait ?...

GEORGES. Mon cœur ?.... je le connais.... il en est incapable.

LÉNORE. L'amitié ressemble souvent à l'amour.

GEORGES. Oh ! l'amitié n'a rien de commun avec ce que j'éprouve, je vous assure. Près d'un ami, ou près d'une amie, tout simplement... on jase, on rit, on dit des enfantillages, dans le seul but de s'amuser, d'être gai... on est à l'aise enfin, tandis qu'auprès de vous, mademoiselle Lénore, je suis troublé, craintif... mendiant un sourire, un regard, une petite parole qui me dise : « Allons, » Georges, ne tremble plus.... on te permet » d'aimer. »

LÉNORE, *à part.* Pauvre garçon ! (*Haut.*) Monsieur Georges, n'avez-vous pas remarqué dimanche, à la promenade, la fille de notre inspecteur ?

GEORGES. Cette grande personne, blond-cendré ? (*A part.*) Pourquoi diable me parle-t-elle de ça ?

LÉNORE. Elle est plus belle que moi.

GEORGES. Oh! par exemple! oh! par exemple!... voilà ma réponse.

LÉNORE. Si fait. Et l'on assure qu'elle a pour votre caractère et pour votre personne une estime toute particulière.

GEORGES. Oh! pour ça, non. Si l'on dit cela, on se trompe, car je vous jure... mais que voulez-vous que ça me fasse? Tenez, mademoiselle, vous me désolez!... me parler de la fille de l'inspecteur, quand je ne pense qu'à vous, quand je ne vois que Lénore, quand je ne rêve qu'à Lénore!... quand je souffre de vous voir si pâle, si languissante!

LÉNORE. Monsieur Georges, écoutez-moi: vous êtes un brave et loyal garçon.

GEORGES. Oh! pour loyal... je suis loyal!

LÉNORE. Eh bien, je veux être franche avec vous, vous ouvrir mon âme tout entière.

GEORGES. Parlez, mademoiselle... parlez...

LÉNORE. Monsieur Georges, je ne puis vous aimer d'amour.

GEORGES, *ébahi et reculant.* Ah!...

LÉNORE. Puisque vous n'avez compris ni mes tristesses ni ma pâleur... il faut bien que je vous le dise, monsieur Georges, cessez de penser à moi, cessez de nourrir plus longtemps des prétentions à ce cœur sur lequel un autre a des droits inviolables.

GEORGES. Un autre? (*A part.*) Je voudrais m'asseoir.

LÉNORE. Vos sentiments pour ma personne ne sont, croyez-moi, qu'une amitié bienveillante, qu'une sympathie de voisinage... Descendez en vous-même, et vous m'approuverez. Il vous faut une compagne qui n'apporte ni soucis ni chagrins dans votre intérieur modeste et honoré; vous m'avez rencontrée, et vos yeux se sont arrêtés sur moi par hasard; le rapprochement de nos deux familles, notre âge, notre position.... tout s'accorde, excepté nos cœurs. Je vous le répète, monsieur Georges, je ne puis vous offrir que de l'amitié. Vous êtes bon, généreux, et après cet aveu, vous ne voudrez pas, j'en suis certaine, dans l'espoir d'un établissement impossible, attirer la malédiction d'un père sur la tête d'une pauvre fille qui ne peut être votre femme.

GEORGES. Moi! .. attirer sur votre tête la malédiction de votre père... ô Dieu! mais c'est le contraire que je veux.... c'est votre bonheur que je désire avec ardeur!... Et ce bonheur, quoique vous en doutiez... il me semble que je puis vous le donner. Je vous aime tant! Renoncer à vous, mademoiselle Lénore, pardonnez-moi... je ne m'en sens pas le courage. D'ailleurs, n'avons-nous pas, votre père et moi, échangé nos paroles?

LÉNORE. Quoi! vous persistez...

GEORGES. Je connais le caractère du respectable Burger, voyez-vous. S'il est venu de lui-même m'offrir votre main, c'est que cette union est dans son esprit une chose arrêtée. Voulez-vous donc lui désobéir?.... votre cœur est préoccupé d'une autre pensée, m'avez-vous dit... mais je vous connais, mademoiselle Lénore, et votre chasteté m'est un sûr garant que ce n'est là que l'éblouissement d'un moment. Le temps dissipera cette fantaisie de jeune fille... vous reviendrez à vous-même, et vous chercherez alors le repos du cœur dans l'affection d'un honnête garçon qui vous adore... Je ne vous presserai pas, rassurez-vous... j'attendrai que ça vienne!... Dans les commencements, peut-être, ma vue ne vous charmera pas beaucoup; eh bien! je me tiendrai à l'écart.... je vous aimerai de loin... et quand le calme reviendra... quand cette petite flamme sera éteinte... et ça finit toujours par s'éteindre, alors seulement...

LÉNORE, *l'interrompant.* Assez!... assez... n'insistez plus; vous ne m'avez pas comprise, ou vous ne voulez pas me comprendre.

Le Docteur paraît au fond.

GEORGES. Moi! oh! mademoiselle Lénore! (*Apercevant le Docteur.*) Dieu! votre père!

LÉNORE, *bas, à Georges.* Oh! silence! par pitié, silence!

SCENE III.

GEORGES, LÉNORE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR. Enchanté, mon cher Muller, de vous rencontrer ici, auprès de ma fille. A l'avenir, je veux vous voir toujours ainsi l'un près de l'autre... et je dirai que les grâces du ciel sont descendues sur ma vieillesse.

Il s'essuie le front et va déposer son chapeau sur une chaise.

GEORGES, *à Lénore.* Vous l'entendez?... le moyen de lui faire des observations après cela!

LE DOCTEUR, *qui s'est approché.* Je suis heureux, mon cher Georges, de vous renouveler, devant ma fille, la promesse que je vous ai faite ce matin...

LÉNORE, *vivement.* Mon père!

Elle s'arrête tremblante sous le regard sévère du Docteur.

GEORGES, *cherchant à la sauver de son embarras.* Oh! c'est.... c'est inutile, monsieur Burger.... j'ai fait part à mademoiselle Lénore...

LE DOCTEUR, *appuyant sur chaque mot.* Ce soir même, devant nos parents et nos

amis, nous célébrerons vos fiançailles : je vous l'ai dit.

GEORGES, *bas à Lénore.* Vous voyez comme il est pressé.

LE DOCTEUR. Georges, mon enfant, si vous avez quelques préparatifs à faire... ne vous gênez pas..... Dès ce moment, agissez ici comme chez vous.

GEORGES. En effet, un jour comme celui-ci... on a toujours une foule d'invitations. Il faut que je coure d'abord chez mon parrain, le vieux Chippermann, chez mon oncle Wermuth, chez toute la famille enfin.

LÉNORE. Monsieur Georges...

LE DOCTEUR, *bas, à Lénore.* Pas un mot!.... qu'une obéissance aveugle vous mérite un pardon.

LÉNORE. O mon Dieu!

Elle pleure.

LE DOCTEUR. Allez, Georges, allez, mon fils.

GEORGES, *allant lui serrer la main.* Mon père!... ah! que ce titre m'est précieux! mon cher père.

LE DOCTEUR. Il se fait tard.

GEORGES. Rassurez-vous, je vais courir, voler!... Lénore, ma douce fiancée, au revoir. (*Bas, à Lénore.*) De grâce, laissez-vous être heureuse! (*Elevant la voix.*) Bientôt je reviendrai pour échanger nos anneaux, et recevoir la bénédiction de votre, de notre père! de notre excellent père. A bientôt, respectable Burger!... Burger, mon père, à bientôt.

Il sort. Burger le reconduit jusqu'au fond, puis va vers la porte de droite. Musique.

SCÈNE IV.

LÉNORE, LE DOCTEUR, GERTRUDE.

LÉNORE, *sur le devant.* Mon Dieu! mon Dieu!... permettrez-vous ce sacrifice!.... ne viendrez-vous pas à mon aide!

LE DOCTEUR, *appelant au-dedans.* Gertrude!... venez partager ma honte.

Gertrude paraît.

GERTRUDE. Mon ami, qu'avez-vous?

LE DOCTEUR. Il faut bien que vous preniez toutes deux la part qui vous en revient.

LÉNORE. Mon père!

LE DOCTEUR. Il n'y a qu'un instant, Lénore, le baron de Lutzow a traité votre père d'homme déloyal et de mendiant!... il l'a presque fait chasser de son château par ses valets, et votre père a dû dévorer cette humiliation comme un châtiment!... Devinez-vous pourquoi?

LÉNORE. Mon père!

LE DOCTEUR. C'est que dans un amour coupable, le baron de Lutzow n'a vu qu'un misérable calcul d'élévation et de fortune.

LÉNORE. Oh!

LE DOCTEUR. Et c'est moi, moi et votre mère qui sommes accusés d'avoir attiré Wilhelm dans cette demeure, faisant spéculation de son amour pour vous, et dans l'espoir d'une union qui devait nous donner la richesse en échange de notre misère..... Voilà ce qu'il m'a dit, cet homme.

LÉNORE. Oh! c'est infâme!

LE DOCTEUR. Et j'ai pu supporter un pareil traitement? on m'a jeté à la face l'injure et le mépris..... et j'ai fui pour cacher ma rougeur et ma honte.

LÉNORE, *à genoux.* Pardon, mon père, pardon!

LE DOCTEUR, *avec dignité.* C'est le pardon du ciel qu'il vous faut!.... et pour obtenir ce pardon.... obéissez aujourd'hui à votre père. Relevez-vous; vous n'êtes pas la seule coupable, vous auriez conservé cette pureté du cœur, votre seule richesse..... si votre mère eût mieux veillé sur le dépôt sacré que je lui avais confié. (*Gertrude fait un mouvement.*) C'est assez de reproches : ils déchirent mon cœur et mes lèvres. Dieu a voulu que cet orage vînt à passer sur notre bonheur si modeste, sur notre honorable pauvreté... Dieu détournera l'orage si chacun fait son devoir. Ce soir, Lénore, vous serez fiancée à Georges Muller. Je fixe aux fêtes de la paix l'époque de votre union. D'ici là vous n'aurez plus rien à redouter de Wilhelm, car Wilhelm quitte le pays ce soir même pour rejoindre l'armée.

LÉNORE, *brisée par cette nouvelle.* Il part! oh! je me sens défaillir!

Elle tombe anéantie sur une chaise.

GERTRUDE. Lénore! ma fille! (*Au Docteur.*) Seigneur Dieu, vous voulez donc la tuer?

Elle va vers Lénore.

LE DOCTEUR, *saisissant la main de Gertrude.* Taisez-vous, femme, et n'accusez que vous de tout ce qui arrive. J'ai la garde de votre honneur..... je dois le conserver pur, avant tout. Cela fait, le désespoir peut entrer dans cette demeure; quoi qu'il advienne, j'aurai accompli ma tâche. (*Lénore revient à elle peu à peu.*) Georges et sa famille vont arriver... que tout soit disposé pour les recevoir... Laissez-la pleurer...vous, essuyez vos larmes. et faites bon visage. Venez, Gertrude, venez.

Gertrude et le Docteur entrent dans la maison. Musique.

SCÈNE V.

LÉNORE, *seule. La nuit vient peu à peu.*

Partir ! lui, Wilhelm ! qui a dit cela ?... est-ce possible ? je ne le verrai plus... ne fût-ce que de loin !... et je resterai ici, seule avec mon désespoir..... Mais qui a donc dit que Wilhelm devait partir ? Oh ! c'est mon père ! oui, c'est mon père ! Rejoindre l'armée... se battre... affronter la mort... et je ne serai pas auprès de lui !... mais c'est affreux ! A la pensée d'une séparation si brusque, si cruelle..... ma tête s'égare. (*Se touchant le front.*) Là, là, le sang monte et me brûle. (*Energiquement.*) Non, ce n'est pas vrai, il ne part pas... il ne me quitterait pas ainsi ! Il me connaît, il sait bien que son départ me tuerait. (*On entend au loin une marche guerrière.*) Qu'entends-je ? cette marche guerrière !..... Oh ! un frisson mortel s'empare de moi. (*Elle pleure.*) Mais c'est impossible..... Wilhelm ne partirait pas sans me dire un mot d'adieu, une parole de regrets..... C'est impossible ; mon Wilhelm, n'entends-tu pas que je vais mourir si tu m'abandonnes ? (*On entend frapper trois coups à la petite porte du fond.*) C'est Wilhelm ! oh ! merci, mon Dieu !

Elle va ouvrir.

SCENE VI.

LÉNORE, WILHELM, *puis* STRELITZ.

WILHELM. Ma Lénore !...

LÉNORE. Oh ! que tu as bien fait de venir... je mourais, vois-tu, Wilhelm. Sais-tu le malheur qui pèse sur nous ?... viens-tu assister à mes fiançailles ?

WILHELM. Je viens te dire adieu.

LÉNORE. Tu pars ?

WILHELM. Pour l'armée.

LÉNORE, *pleurant.* C'est donc vrai !... Et je reste, moi ?

WILHELM. Dans les bras d'un fiancé...

LÉNORE. Oh ! il m'est odieux, Wilhelm ; je n'aime que toi !

WILHELM. Est-ce que tu épouseras cet homme ?

LÉNORE. Je t'attendais. — On m'a dit... on m'ordonne... c'est mon père ; il prétend que son honneur... que je serais une fille coupable... mais je ne sais plus ce qu'ils ont dit, ce qu'ils veulent ! Tu es là, conduis ma vie, commande à ta Lénore. Toi d'abord, toi toujours !

WILHELM. Eh bien, jure-moi de me rester fidèle.

LÉNORE. Par Dieu, par mon honneur... par les jours de mon père et de ma mère, je le jure ! Par tout ce qu'il y a de sacré dans les cieux, et d'inviolable sur la terre, je le jure !

WILHELM. Reçois les mêmes serments... A toi, ma Lénore, à toute éternité !

LÉNORE. Il faut que tu saches... mon père a fixé les noces aux fêtes de la paix... quand les troupes rentreront.

WILHELM. Avant qu'elles soient de retour je reviendrai, moi ! Et si nos parents sont encore inflexibles... nous fuirons... tu me suivras.

LÉNORE. Conduis-moi dans la tombe... je te suivrai !

WILHELM. Attends-moi donc, car... fût-ce la nuit qui précédera le jour de tes noces... je viendrai frapper à cette porte.

LÉNORE. Je t'attends... Quoi qu'il advienne... je t'attends.

WILHELM. Alors qu'ici tout sommeille... tu entends frapper trois coups, comme aujourd'hui.

LÉNORE. J'ouvre... c'est toi !...

WILHELM. Tu te jettes sur mon cœur... et les tourments de l'absence sont oubliés !... Mon cheval noir hennit attaché à la croix du chemin... j'emporte dans mes bras ma douce fiancée...

LÉNORE. O Wilhelm !... mais si tu ne reviens pas... là-bas, sur le champ de bataille... s'ils te tuent !!

WILHELM. Mort !... je reviendrai !...

LÉNORE. Ne blasphème pas.

WILHELM. Et qui te dit que mon amour soit chose fragile et terrestre ?... qui te dit qu'il y ait une puissance capable d'anéantir sous les ruines de mon corps cette seconde vie qui me vient de toi ? Sur cette existence que je me suis faite en dehors de tout, la mort doit perdre ses droits ! Immortalité de l'âme... immortalité des passions... il y en a qui vivent dans leur ambition et dans leur gloire ; moi, je vivrai dans mon amour. Oui, je sens à la force surnaturelle qu'il exalte en moi, à cette double existence qu'il me donne, je sens que mon amour est impérissable comme mon âme.... et lors même que je serais resté sur le champ de bataille... lors même que la mort m'aurait poussé du pied dans la fosse commune... il me semble que mon amour suffirait seul pour rendre la chaleur et la force à mon corps mutilé, et le porterait vers toi dans la toute-puissance de la vie. Attends-moi, ma Lénore, et ne crains rien... je ne te laisserai pas à un autre ! Qu'ils te traînent à l'autel, et

je viendrai t'arracher à l'autel.... t'arracher au lit nuptial !

Musique religieuse.

LÉNORE, *dans la plus grande exaltation.* Wilhelm !... prends cet anneau... donne-moi le tien ; nous sommes fiancés ! Wilhelm, Wilhelm ! je te crois, tu m'as donné la religion de l'amour... je te crois !

WILHELM. Nous sommes fiancés... à toute éternité... songes-y bien !

LÉNORE. A toute éternité !

STRELITZ, *entrant.* Mon gentilhomme, il est temps, l'heure s'écoule... et je crois qu'on vient de ce côté.

WILHELM, *embrassant Lénore.* Lénore !

LÉNORE. Sois fidèle !

WILHELM. Jusque dans les bras de la mort, au delà du tombeau !

STRELITZ. Partons, partons !

WILHELM *et* LÉNORE. Adieu !

Strelitz entraîne Wilhelm.

ACTE TROISIÈME.

La scène se passe dans le château de la comtesse Diane de Waldberg, en Silésie ; pendant la campagne de 1762. Des statues, des vases de fleurs. Au fond, une terrasse dominant la campagne ; à gauche, au premier plan, un bosquet.

SCÈNE PREMIÈRE.

STRELITZ, L'INTENDANT.

Au lever du rideau des Hussards sont diversement groupés, fument et jouent.

CHOEUR. (*Air de M. Pilati.*)

Sur la terre
Étrangère,
Fume et bois, gai militaire.
A ton caprice
Qu'on obéisse.
Autrichien,
Respect au Prussien.

Fanfare, reprise du chœur et sortie des Hussards.

L'INTENDANT. Ah ! encore.

STRELITZ. Toujours !

L'INTENDANT. Mais...

STRELITZ, *fumant et se dandinant sur une chaise de jardin.* Je vous dis, monsieur l'intendant, que je fumerai ici comme ailleurs... dans le jardin comme dans la grande salle basse du château, et que je ne reconnais à personne, pas même à votre maîtresse, le droit de retirer ma pipe de dessous ma moustache.

L'INTENDANT. Mais, monsieur Strelitz, vous n'y pensez pas, un parc n'est pas une tabagie ; à chaque heure mon illustre maîtresse, la comtesse Diane de Waldberg, vient se promener en cet endroit. Ce que vous faites ne se fait pas.

STRELITZ, *se levant.* Ça continue... Fichtre !... allez-vous finir de m'user ce que j'ai de patience ?

L'INTENDANT. Des emportements ne sont pas des raisons.

STRELITZ. Ah ça, me prenez-vous donc pour un hussard de bois, hein ?... Venir me dire de ne plus fumer !

L'INTENDANT. Je n'ai pas dit positivement...

STRELITZ, *l'interrompant.* Et vous croyez que ça se pratique ainsi ?... ne pas fumer.... moi ! Mais c'est comme si vous vouliez m'empêcher de boire, de manger, de respirer, ou de taper sur le dos de vos compatriotes. Ne pas fumer !... dire ça à un brave soldat du corps de Zieten ! et ici, ici... en Silésie... dans un pays conquis... Oh ! alors...

L'INTENDANT, *hochant la tête.* Un pays conquis ?...

STRELITZ. Oui, vieux, un pays conquis... Et si une poignée d'impériaux tient encore à Schweidnitz.

L'INTENDANT. Cela prouve que tout n'est pas fini. N'allez pas prendre mes paroles en mauvaise part, au moins. J'honore la Prusse et son roi.

STRELITZ. On sait à quoi s'en tenir là-dessus.

L'INTENDANT. Du reste, vous connaissez bien mes sentiments...

STRELITZ. Pour ce qui me regarde, je n'ai aucun doute sur l'esprit dont on est animé dans ce pays ; mais il nous reste encore en Silésie plus d'un ennemi mortel, et cela surtout dans une certaine classe, parmi les gens de qualité.

L'INTENDANT. Vous auriez des soupçons ?...

STRELITZ. Oui, faites le bon apôtre, vous les connaissez tout comme moi, ceux-là.

L'INTENDANT. Moi... je vous jure... (*A part.*) Que veut-il dire ?

STRELITZ. Et sans aller bien loin... ici même... dans ce château... votre comtesse.

L'INTENDANT, *vivement.* Ah ! doucement, monsieur Strelitz !... que ma maîtresse au moins soit à l'abri de vos soupçons.

STRELITZ. Oui... expliquez-moi donc alors

pourquoi, à l'approche de nos troupes ennemies, elle ne s'est pas enfuie à Vienne comme les autres ?

L'INTENDANT, *à part*. Diable d'homme !

STRELITZ. Dans quel but rester ici.... au milieu des mouvements de la guerre, hein ?

L'INTENDANT. Dans quel but ? dans quel but ? Cela est bien simple : on n'abandonne pas, de gaieté de cœur, son château à des ennemis.

STRELITZ. Vous nous regardez donc comme des ennemis, alors ?

L'INTENDANT. Ce n'est pas cela que je veux dire... mais enfin, quand des soldats investissent un domaine en vainqueurs... il y a toujours des têtes échauffées par l'appât du butin, des pillards, enfin.

STRELITZ, *avec colère*. Des pillards !

L'INTENDANT. Ce n'est pas pour vous que je dis ça.

STRELITZ. Des pillards dans un corps commandé par le fils du baron de Lutzow... Mais tu veux donc que je dérange l'harmonie de ta structure ?

L'INTENDANT. Monsieur, comment l'entendez-vous ?

STRELITZ. Mais un pillard c'est un voleur; c'est un intendant comme toi, drôle... faquin.

L'INTENDANT. Militaire, c'en est trop !

STRELITZ. Allons, fâche-toi un peu... ça m'amusera.

L'INTENDANT. Monsieur Strelitz... je vous somme de ne pas me tutoyer plus longtemps... tutoyez vos tambours et vos trompettes... ne me tutoyez pas... je ne suis pas trompette, moi... je ne suis pas un instrument, je suis intendant ! plus encore... chambellan de madame la comtesse de Waldberg... On n'insulte pas impunément un homme qui porte une clef d'or sur la basque de son habit.

STRELITZ. Pardon, monsieur le chambellan !... Alors je vais chercher des fleurets, des sabres, des pistolets, et vous choisirez.

L'INTENDANT. Je repousse ces propositions... madame la comtesse n'a que moi pour défenseur dans ce castel... je veux lui conserver son défenseur... Je ne me battrai pas !

SCÈNE II.

LES MÊMES, WILHELM *.

WILHELM. Eh bien ! qu'est-ce donc ? une dispute ?

L'INTENDANT. Ah ! monsieur le commandant...

WILHELM. De quoi s'agit-il ? parlez.

* Wilhelm, l'Intendant, Strelitz.

STRELITZ. Rien, commandant, rien.... nous jasions politique. (*Bas, à l'Intendant.*) Si tu as le malheur de te plaindre...

L'INTENDANT *, *avec force*. Laissez-moi ! je parlerai malgré vos menaces, je dirai jusqu'à quel point vous êtes grossier avec moi... avec madame la comtesse.

WILHELM, *vivement*. Se serait-on permis d'insulter votre maîtresse ?

STRELITZ. Moi ?

WILHELM. Silence ! (*A l'Intendant.*) Expliquez-vous ?

L'INTENDANT. En paroles... en suppositions... voilà tout. Je priais monsieur Strelitz de ne pas fumer ici, dans ce lieu de promenade.

STRELITZ. M'empêcher de fumer !... si ce n'est pas...

WILHELM. Te tairas-tu ?

L'INTENDANT. Et cela avec la politesse la plus parfaite.

STRELITZ. Oui, en m'appelant pillard !

L'INTENDANT. Ce n'est pas à vous que ce mot s'adressait; vous comprenez pourquoi, monsieur le commandant... ma maîtresse aime à venir en cet endroit... elle abhorre l'odeur du tabac, et monsieur Strelitz fait ici des nuages de fumée.

WILHELM. C'est assez, monsieur l'intendant; dites à votre noble maîtresse que désormais elle pourra, sans crainte, diriger ses promenades de ce côté.

STRELITZ. Il lui donne raison, j'enrage !

Il serre sa pipe avec humeur.

L'INTENDANT. Commandant, votre humble serviteur ! Monsieur Strelitz, sans rancune.

STRELITZ, *lui tournant le dos*. Bonjour.

L'Intendant s'incline et sort à droite.

SCENE III.

WILHELM, STRELITZ.

STRELITZ, *grommelant*. Oui, va, fais le chien couchant... je te rattraperai, j'aurai mon tour... Strelitz y voit clair ! et si l'on te donne raison aujourd'hui contre moi...

WILHELM. Voyons... pourquoi grognes-tu là, tout seul ?

STRELITZ. Pourquoi je grogne ? vous le demandez !... un vieux soldat comme moi obligé de baisser pavillon devant un intendant qui traite vos hussards de pillards !

WILHELM. Tu te disputes toujours avec cet homme.

STRELITZ. Je ne l'aime pas !

WILHELM. Et pourquoi ne l'aimes-tu pas ?

* L'Intendant, Wilhelm, Strelitz.

STRELITZ. Oh! j'ai des raisons... et des bonnes!

WILHELM. Lesquelles?

STRELITZ. Comment, mon commandant, vous ne voyez pas ce qui se passe ici!

WILHELM. Encore tes absurdes soupçons...

STRELITZ. Des soupçons... des soupçons... mais c'est tout simple; vous ne pouvez plus y voir, vous êtes pincé, aveuglé, bloqué.

WILHELM, *l'engageant par geste à s'éloigner.* Ah! assez.

STRELITZ. Oui, je comprends; ma présence vous gêne... quand on a la conscience embarrassée... on se sent mal à l'aise devant de vieux serviteurs qui vous aiment, mais qui vous disent vos vérités.

WILHELM, *avec sévérité.* Strelitz, vous abusez de ma patience.

STRELITZ. Rassurez-vous, commandant, je ne parlerai pas de la comtesse de Waldberg.

WILHELM, *se radoucissant.* Encore! voyons, Strelitz... la comtesse n'est-elle pas une belle et noble dame?

STRELITZ. Belle et noble... je ne dis pas.

WILHELM. D'un caractère grand, généreux.

STRELITZ. Je n'en sais rien.

WILHELM. Quelle femme possède plus de distinction unie à plus de grâce?

STRELITZ. Parbleu! si elle était laide, borgne ou boiteuse, je n'en aurais pas si grande peur! car c'est une magicienne qui vous ensorcelle avec ses regards de sirène... elle vous amorce, elle vous attire vers l'abîme; vous touchez déjà au bord, et si je ne sonne pas la retraite...

WILHELM, *avec passion.* Eh bien! pourquoi le cacherais-je?... Oui, Strelitz, oui, je suis forcé de l'avouer; un changement étrange s'est opéré en moi, et malgré moi, je l'atteste, je ne me connais plus! Le soleil de ces montagnes m'enivre et m'exalte l'esprit... à la vue de cette femme jeune, belle et noble, tout mon être s'épanouit, mon sang bout dans mes veines... et des rayons mystérieux pénètrent jusque dans les profondeurs de mon sein, et me révèlent le secret de ma jeunesse et de ma force!

STRELITZ, *à part.* Il en est fou!

WILHELM. Jamais sur le sol aride où je suis né je n'avais éprouvé de telles influences. Ici des désirs inconnus s'éveillent en moi... la vie m'apparaît sous un jour nouveau... et c'est Diane qui m'a fait connaître cette autre existence, toute de plaisirs et de séductions enchanteresses!... Oui, lorsque son gracieux visage me sourit, lorsque son beau regard vient troubler le mien, lorsque sa main s'étend vers moi...

STRELITZ. Vous devriez bien vite retirer la vôtre, mon cher maître; pardonnez-moi ma franchise. Le diable, voyez-vous, est un fin compère; rien ne lui coûte, et quand il veut nousséduire, pour lui, prendre la forme d'un serpent ou d'une femme, c'est tout comme... Tenez, mon commandant, vous n'y songez pas... revenez à vous! vous laisser fasciner par une comtesse impériale... notre ennemie enfin! l'ennemie de notre roi Frédéric... une femme en rapport continuel d'intrigues avec tout ce qui nous est hostile en Silésie...

WILHELM, *fortement.* C'est faux! où sont les preuves?

STRELITZ. Les preuves!... ah! s'il en existait de palpables, j'aurais déjà mis la main dessus.

WILHELM. Et c'est sur de simples conjectures que vous bâtissez une accusation aussi misérable! vous, un vieux soldat, vous vous faites calomniateur... et n'écoutant que votre haine pour une femme sans défense, vous ne craignez pas de faire peser sur elle un crime aussi odieux! vous devriez avoir honte d'une pareille conduite.

STRELITZ. Oh! je suis sûr de ce que j'avance... je ne suis pas un calomniateur, et avant peu j'espère vous le prouver.

WILHELM. Laissez-moi. Vos soupçons, que rien ne justifie, me fatiguent et m'irritent; laissez-moi, vous dis-je!

STRELITZ. J'obéis. Vous maltraitez le vieux Strelitz parce qu'il parle sans flatter votre fantaisie... Vous le repoussez du pied... vous êtes son commandant, vous en avez le droit. C'est bien, je m'en vais. Seulement, avant de vous laisser ici, avant qu'elle vienne, cette belle et noble comtesse, je ne vous dirai plus que trois mots, rien que trois : songez... à... Lénore!...

Il sort. Musique.

SCÈNE IV.

WILHELM, *seul.*

Lénore!... à ce nom je tressaille, et j'éprouve un sentiment étrange! Lénore n'occupe-t-elle donc plus toute ma vie? mes pensées ne sont-elle plus pour elle? que se passe-t-il en moi? L'étoile du pays natal perce à travers ces sombres vapeurs qui me voilaient le ciel, et le sentiment des premières amours s'élève du milieu des angoisses qui me possèdent. Oui, je vois la petite fenêtre de Lénore, ses rideaux de lin, son jardin entouré d'aubépine! j'entends sa voix murmurer mon nom en effeuillant des fleurs! Mais pourquoi faut-il qu'à ces tendres souvenirs il s'en mêle d'autres si cruels!... son père et le mien dont l'inexorable volonté nous sépare... la malédiction de nos familles qui se dresse menaçante entre nous!... Eh bien, ces

obstacles n'ont-ils pas toujours existé? D'où vient qu'ils m'arrêtent aujourd'hui pour la première fois, et que je les envisage froidement? Le cœur de l'homme est-il donc ainsi fait, qu'il ne croit pas se parjurer ayant deux amours à la fois! Pour Lénore sans hésiter je donnerais ma vie... et cependant j'aime, oui, j'aime la comtesse!... Lénore parle à mon âme, la comtesse à mes passions!... Lénore est à mes yeux la chaste et douce jeune fille, l'ange gardien de mes pensées... Diane se présente à moi avec le prestige d'un nom illustre, avec tout l'esprit, toutes les séductions du monde. Pour Lénore mon cœur bat!... pour la comtesse ma tête est en feu!... Pour cette jeune fille qui m'attend là-bas, c'est un amour tendre et mélancolique que je ressens; pour l'autre, au contraire, c'est un amour violent, emporté, capable d'une mauvaise action, si celle qui l'inspire me commandait une mauvaise action. Oh! faut-il donc m'avouer qu'elle me domine à ce point! (*Musique. Diane paraît au fond, causant à voix basse avec l'Intendant. Wilhelm l'apercevant.*) La voilà... qu'elle est belle! quelle enivrante séduction s'exhale de toute sa personne!... je voudrais l'éviter, et je me sens attiré vers elle par une irrésistible influence!

Il se tient à l'écart à droite.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, L'INTENDANT, WILHELM.

LA COMTESSE, *à l'Intendant*. Et maintenant... le maréchal?

L'INTENDANT. Vient de camper au pied du Zoptemberg pour soutenir au besoin la garnison de Schweidnitz.

LA COMTESSE. Et de ce côté?

L'INTENDANT. Rien de nouveau. L'ennemi intercepte toutes les communications.

LA COMTESSE. Comment! pas un message?

L'INTENDANT, *apercevant Wilhelm*. Silence! nous ne sommes pas seuls.

LA COMTESSE. Vous ici, baron de Lutzow! Monsieur l'intendant, laissez-nous. (*Bas.*) Courez répandre la nouvelle. (*L'Intendant s'incline et sort. A Wilhelm.*) Que je suis heureuse de vous rencontrer, mon ami!

WILHELM, *la contemplant avec amour*. Son ami!

LA COMTESSE. Enfin, je vous vois, je suis près de vous... il me semble qu'aucun danger ne vous menace plus.

WILHELM. Des dangers, Diane! Pourquoi ces craintes? votre main tremble dans la mienne.

LA COMTESSE. Ignorez-vous donc ce qui se passe? Pierre III de Russie, cet allié qui vous donnait seul les chances d'un succès...

WILHELM. Eh bien?

LA COMTESSE. Pierre III est mort.

WILHELM. Ah! encore un assassinat, sans doute!

LA COMTESSE. Cette nouvelle est apportée, ce matin, par toutes les gazettes de Vienne. Catherine succède à Pierre III, et par son ordre vingt-cinq mille Moscovites ont quitté votre camp et se sont mis en route pour la Pologne. Et c'est à la veille d'une bataille, d'un coup décisif, que les soldats de Frédéric apprendront aujourd'hui cet affaiblissement de leurs forces. Qu'arrivera-t-il alors? Dieu le sait!

WILHELM. Chacun fera son devoir.

LA COMTESSE. Son devoir?... Et vous irez, inférieurs en nombre, obéissant à l'aveuglement d'un chef que recommande seulement la soif des batailles et du sang! vous irez vous exposer à une mort certaine, à une mort sans profits et sans gloire!

WILHELM. Sans gloire!... vous ne le pensez pas, madame.

LA COMTESSE. Et cela, lorsque l'avenir le plus brillant pouvait s'ouvrir pour vous!

WILHELM. Qui sait jamais ce que nous garde l'avenir?

LA COMTESSE. Je vous le dirais, moi, Wilhelm, si votre nature indomptable ne vous séparait d'une amie capable pour vous de tous les dévouements.

WILHELM, *avec amour*. Diane! ne me parlez pas ainsi!

LA COMTESSE. Mais que vous font ma tendresse et mes larmes! votre orgueil militaire vous est plus cher que moi... Que vous importent, après tout, mes craintes, mon affliction, mon désespoir?

WILHELM. Jusque dans vos reproches vous êtes adorable!

LA COMTESSE. C'est une fatalité!... De quelque côté que se portent mes regards je ne vois que deuil et mort!... Vaincu, il me faut pleurer sur vous... vainqueur, qui sait si dans la mêlée mon frère ne tombera pas égorgé sous vos coups...

WILHELM. Ah! par pitié, écartez ces lugubres images.

LA COMTESSE. Et vous croyez que je puis ne pas maudire votre roi Frédéric, cet homme qui a marqué son passage dans mon pays par le meurtre!

WILHELM. Diane, arrêtez!

LA COMTESSE. Et que me font à moi tous ces titres de gloire? Mon père a été tué durant cette guerre éternelle... Il me restait un frère, un soutien... Eh bien, ce dernier appui va me manquer peut-être. Mon frère, enfermé à Schweidnitz avec une poignée de

braves... Mais pourquoi vous fatiguer de mes craintes, de mes chagrins? Soldat de Frédéric, vous devez être impitoyable comme lui.

Elle va s'asseoir à gauche.

WILHELM. Diane, que vous êtes cruelle!... Vous voulez donc me rendre insensé?... que vous ai-je fait pour me torturer ainsi à plaisir?... est-ce donc pour me punir de n'avoir pu résister à la magie de vos regards? à l'indicible enchantement de toute votre personne?... Faut-il me faire expier si cruellement une faute dont vous devriez seule porter la peine? (*Il met un genou en terre.*) Diane, je vous en supplie, chassez les noirs pressentiments qui viennent assombrir votre charmant visage! Regardez-moi, voyons... suis-je donc si rebelle, si menaçant?

LA COMTESSE. Wilhelm, vous êtes bon, vous êtes beau, quand vous parlez ainsi! J'aime à contempler votre sourire si doux... vos yeux dont une larme ternit le sauvage éclat... et votre front, ce noble front que la destinée avait marqué d'avance de son doigt de flamme!

WILHELM. Qu'elle soit bénie, ma destinée, puisqu'elle devait me conduire vers toi!

Il lui baise les mains. Musique.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, STRELITZ.

STRELITZ, *une lettre à la main.* Pardon, commandant... une dépêche.

WILHELM. C'est bien.

STRELITZ. On vous attend au quartier-général.

WILHELM. Je vais m'y rendre.

STRELITZ, *à part.* Je les dérange... tant mieux.

LA COMTESSE, *qui a examiné la dépêche; à elle-même.* C'est un ordre du roi!

WILHELM, *à la Comtesse.* Diane, je vous reverrai bientôt.

LA COMTESSE. Voulez-vous m'offrir votre bras jusqu'à la porte du jardin?

WILHELM, *offrant son bras à la Comtesse; à Strelitz.* Attends-moi ici.

LA COMTESSE, *à part.* Oh! je saurai ce que contient cette dépêche!

Musique. Ils sortent.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

SCÈNE VII.

STRELITZ, *seul.*

Il les regarde s'éloigner.

Oui, va, fascine-le... fascine-le... Je suis là, moi, comme la sentinelle avancée, prêt à donner l'alarme au premier moment du danger.—Le pauvre enfant!—Il ne sait pas encore ce que c'est que les grandes dames!... ces sirènes à la voix si douce, aux airs si câlins, aux regards magiques!... (*Se caressant la moustache.*) Nous connaissons ça, nous autres, vieux hussards du corps de Zieten!... Nous avons eu nos beaux jours de folie et d'amour! Aussi, quand je vois mon gentilhomme auprès de cette jolie comtesse... marcher tout près d'elle, sentant le coude à gauche... Peuh! c'est du feu sur de la poudre! Après tout, je ne l'ai pas élevé à manier des fleurets, à passer des torrents à la nage, pour en faire une demoiselle! Le principal, c'est qu'il ne prenne pas la chose au sérieux... c'est qu'il n'oublie pas ses devoirs et ses serments. Le reste au petit bonheur! tant pis pour les comtesses! (*On entend un coup de feu éloigné.*) Qu'est-ce que cela? (*Il va regarder au fond. Musique.*) Je ne me trompe pas?... Un homme vient d'escalader le fossé... il se cramponne aux rocs dont le mur est hérissé... le gaillard est alerte... C'est sur lui qu'on vient de tirer, sans doute. Qu'est-ce que ça veut dire?... Il grimpe de ce côté..... le voici! Tenons-nous à l'écart!

Il se cache à gauche, dans le bosquet.

SCÈNE VIII.

STRELITZ, *caché*, L'ESPION, LA COMTESSE.

L'Espion paraît sur le petit mur, qu'il escalade. La Comtesse arrive aussitôt par la gauche.

LA COMTESSE, *avec joie.* Ah! Frantz, c'est vous!

L'ESPION. Et ce n'est pas sans peine.

LA COMTESSE, *avec frayeur.* Vous aurait-on aperçu?

L'ESPION. Madame la comtesse n'a donc pas entendu ce coup de feu?

LA COMTESSE. C'était sur vous... Seriez-vous blessé?

L'ESPION. Non, rassurez-vous. Ils ont dû perdre mes traces.

Il va regarder au fond. La Comtesse est aux écoutes. Strelitz est caché dans le bosquet.

LA COMTESSE. Personne!

L'ESPION. Vous comprenez, madame la comtesse, que je ne pouvais pas arriver jusqu'à vous en passant la grille du château; on pouvait me fouiller.

STRELITZ, *à part.* Ah! ah!

LA COMTESSE. Oui, vous avez bien fait; mais ce lieu n'est pas sûr. Venez. J'ai le secret d'une dépêche de la plus haute importance!... Suivez-moi dans mon appartement,

je prendrai connaissance de vos lettres, et je vous donnerai vos instructions.

L'ESPION. Je vous suis, madame la comtesse.

Ils sortent.

SCÈNE IX.

WILHELM, *puis* STRELITZ.

STRELITZ. Voyons!... je suis bien éveillé... (*Il se tâte.*) Mes oreilles ne me trompent pas... mes yeux non plus. (*Il va voir du côté où sont partis la Comtesse et l'Espion.*) Ma langue ne peut donc mentir. Ah! je vous tiens enfin, comtesse de Waldberg!... et j'espère qu'à présent mon commandant ne m'accusera plus de mensonge et de calomnie! Justement, le voici. (*Wilhelm entre.*) Mon commandant, ce matin vous m'avez traité de calomniateur...

WILHELM. Eh bien?

STRELITZ. Avant ce soir, vous regretterez de m'avoir fait cette injure.

WILHELM. Que veux-tu dire?

STRELITZ. Vous vouliez des preuves... j'en ai!... mon commandant, vous ne pouvez plus vous attacher à la comtesse sans devenir traître, non pas seulement à vos amours, mais traître à votre pays.

WILHELM, *avec emportement.* Strelitz, prenez garde!

STRELITZ. De la patience... nous ne sommes pas au bout.

WILHELM. Je vous préviens que si vous insultez de nouveau, en ma présence, la comtesse de Waldberg, je vous chasse à l'instant *!

STRELITZ. Chassez-moi, je ne m'en irai pas. Cette magicienne aura beau vous ensorceler, vous attirer vers l'abîme avec ses regards de vipère...

WILHELM. Te tairas-tu?

STRELITZ. Elle ne parviendra pas à vous y faire tomber; car je serai là, et je vous sauverai malgré vous des piéges de cette noble intrigante, de cet espion femelle!

WILHELM. Misérable!... l'insulter de la sorte!... tais-toi!... ou sinon...

Il lève la main sur Strelitz, qui reste impassible.

STRELITZ. Eh bien, frappez!... qu'attendez-vous?... (*Après une pause.*) Il y a vingt-deux ans, lorsque votre digne mère vous mit au monde, et que, le premier, je vous reçus dans mes bras... je promis de veiller sur vous, de vous défendre en toute occasion... de crier: gare! au moment du péril. Jusqu'à ce jour, je l'ai fait et je veux le faire encore. Vous pouvez me frapper..... votre père, lui, n'aurait jamais levé la main sur ma tête... mais qu'importe, n'est-ce pas?... vous êtes mon chef, mon maître... et les vieux serviteurs sont de vieux chiens qu'on peut battre pour les récompenser de leur tendresse et de leur dévouement... ça reçoit les coups et ça ne dit rien!

Moment de silence.

WILHELM, *allant lui tendre la main.* Strelitz... veux-tu me pardonner?

STRELITZ. A une condition.

WILHELM. Parle. Qu'exiges-tu?

STRELITZ. J'exige que vous vous teniez sur vos gardes, que vous fassiez surveiller la comtesse.

WILHELM, *avec douceur.* Mais tu n'y penses pas.

STRELITZ, *avec indignation.* Mon Dieu!... mais... savez-vous pourquoi elle a voulu vous accompagner tout à l'heure?

WILHELM. Pour achever une conversation que ta présence avait interrompue.

STRELITZ. Pas du tout. Pour connaître le contenu de la dépêche que vous veniez de recevoir.

WILHELM. Tu es fou.

STRELITZ. Soyez franc: la dépêche est-elle sortie de vos mains?

WILHELM. Un seul instant..... je l'avoue.....

STRELITZ. Ce seul instant a suffi. Mais ce n'est pas tout. Après m'avoir quitté, n'avez-vous pas entendu un coup de feu?

WILHELM. Oui.

STRELITZ. Eh bien, la sentinelle du rempart venait de tirer sur un homme qui, après avoir traversé le fossé du château, est arrivé ici par escalade.

WILHELM. Tu l'as arrêté?

STRELITZ. J'aurais tout gâté: j'ai fait mieux; je me suis caché. La comtesse est venue le joindre, et j'ai entendu cette dernière lui dire très-distinctement: « J'ai le secret d'une dépêche de la plus haute importance. » Puis, le lieu n'étant pas sûr, ils se sont dirigés vers les appartements... de ce côté... Mais tenez, tenez là-bas... la comtesse revient avec cet homme...

WILHELM. Je veux l'interroger.

STRELITZ. Mauvais moyen. Faites comme moi... écoutez-la dans ce bosquet.

WILHELM. Descendre jusqu'à l'espionnage!

STRELITZ. A espion... espion et demi.

WILHELM. Jamais.

STRELITZ. Et cependant vous m'avez appelé calomniateur, vous avez levé la main sur moi! Mon commandant, j'exige la réparation qui m'est due! Pour vaincre vos scrupules, d'ailleurs, je vous rappellerai à vos devoirs de soldat, de commandant... Si la comtesse est innocente, je suis un vision-

naire... mais si elle est coupable... prenez garde, mon gentilhomme, à ce qui peut s'ensuivre... aux yeux de tous, vous seriez coupable aussi !

WILHELM. Eh bien, je consens à tout.

STRELITZ. Enfin ! (*Il va au fond.*) Je les entends... cachons-nous là... (*il indique le bosquet*) et ne respirons pas.

Après un moment d'hésitation, Wilhelm se cache dans le bosquet avec Strelitz. Musique.

SCÈNE X.

STRELITZ, WILHELM, *cachés*, LA COMTESSE, L'ESPION *et* L'INTENDANT.

LA COMTESSE, *à l'Espion*. Vous avez bien compris ?

L'ESPION. Rien ne m'est échappé. Si la dépêche royale a dit vrai, si Frédéric ose franchir cet avant-poste pour reconnaître la position de nos troupes... il tombera infailliblement entre nos mains.

LA COMTESSE. Prévenez vite le maréchal Daün !

L'ESPION. Il m'attend, caché avec ses cavaliers dans le petit bois des chênes. Ses hommes enlèveront facilement le poste du plateau... mais pour ne pas donner l'alarme, il faut à toute force empêcher le commandant et ce vieux soldat qui l'accompagne, d'aller faire leur ronde comme ils en ont l'habitude.

L'INTENDANT. Je ferai boire le sous-officier Strelitz.

LA COMTESSE. Moi, je me charge de son chef. (*A part, à elle-même.*) N'est-ce pas le sauver d'une mort certaine..... n'est-ce pas aussi sauver mon frère ? (*Haut.*) Oui, à tout prix je retiendrai le commandant Wilhelm.

L'ESPION. Nul doute alors qu'on ne se rende maître à bon marché de la personne du roi.

Wilhelm a vivement écrit sur des tablettes ; il les remet à Strelitz, qui sort pour exécuter ses ordres.

LA COMTESSE, *à l'Espion*. Partez !...

L'ESPION. Je reprends le chemin par où je suis venu. Dieu me préserve de la rencontre d'un hussard prussien !

L'INTENDANT. En descendant du côté de la vieille poterne, vous n'aurez rien à craindre.

L'ESPION. Je m'en souviendrai. (*Saluant.*) Madame la comtesse..,

Elle lui donne une bourse.

LA COMTESSE. Prenez.

L'ESPION. Que le ciel vous protége !

L'INTENDANT. Et vous, que le ciel vous conduise !

WILHELM, *sur le devant*. Oh ! je puis à peine me contenir ! Du calme, pourtant... il me faut du calme !

L'INTENDANT, *à la Comtesse*. Maintenant, je vais tâcher d'occuper le vieux Strelitz.

LA COMTESSE. Allez.

L'Intendant sort.

SCÈNE XI.

WILHELM, LA COMTESSE.

WILHELM. Approchons.

LA COMTESSE, *dans le plus grand étonnement*. Comment ! Wilhelm..... si près de moi !

WILHELM. Ma présence vous serait-elle importune ?

LA COMTESSE. Oh ! vous ne le pensez pas ! Mais l'étonnement que me cause cette apparition subite... vous étiez...

WILHELM, *jouissant de son embarras*. Dans ce bosquet ?

LA COMTESSE, *à part*. Imprudente !

WILHELM. Je m'y étais arrêté.... en pensant à vous, comtesse... m'abandonnant tout entier à cette douce rêverie.... Bientôt, vous l'avouerai-je... mes yeux se sont fermés.... le sommeil s'est emparé de mes sens, et vous m'êtes apparue en songe.

LA COMTESSE. Ah ! vous m'avez vue...

WILHELM. D'abord, belle et souriante.... vous me parliez d'amour... à votre voix, ma tête s'égarait.... vous m'indiquiez du doigt, sous un toit de verdure, un tapis de mousse et de fleurs... et je me laissais conduire, car vos paroles semblaient venir du cœur plus que des lèvres.... Je vous écoutais avec délices.... je vous admirais avec bonheur.... quand tout à coup.... Mais je ne sais si je dois...

LA COMTESSE. Continuez.

WILHELM. Quand tout à coup votre visage changea..... votre front devint soucieux et dur... la colère contracta vos lèvres... vous donniez des ordres sanguinaires. Enfin, je reconnus que sous les chaînes de fleurs dont vous m'aviez enlacé, s'était caché le serpent de la trahison...

Il a prononcé ces derniers mots avec énergie.

LA COMTESSE. Wilhelm, qu'avez-vous donc ?... ce trouble, ces regards...

WILHELM, *avec ironie*. Diane... les songes sont toujours menteurs, n'est-il pas vrai ?...

LA COMTESSE. Oui, lorsqu'ils ne me représentent pas pleine de tendresse et de dévouement pour vous. — Oui, Wilhelm, ils mentent alors, et vous ne devez pas y croire. (*Lui prenant la main.*) Ce que je veux, c'est votre bonheur ; ce qui m'occupe, c'est votr

avenir... Oh! si vous vouliez m'entendre.... si vous m'aimiez assez pour faire disparaître le seul obstacle qui s'élève entre nous!.... mais vous êtes sans pitié... incapable pour moi du moindre sacrifice! Et cependant vous pourriez cesser d'être notre ennemi, et redevenir libre enfin... en rendant votre épée à Frédéric de Prusse.

WILHELM, *avec une hésitation affectée.* Oui.... peut-être.... avez-vous raison. (*A part.*) Le signal tarde bien!

LA COMTESSE. Wilhelm, oh! je vous en supplie!.... mettez-moi au-dessus d'un faux point d'honneur... donnez-moi cette preuve de votre amour, et je vous offre ma fortune, ma main, toute ma vie... en échange de ce sacrifice!...

WILHELM. Ecoutez!.... N'avez-vous pas entendu?

LA COMTESSE, *stupéfaite.* Comment! c'est avec cette indifférence que vous me répondez quand je parle d'unir mon sort au vôtre?... Wilhelm, il se passe en vous quelque chose d'étrange, d'inexplicable... vos regards expriment la défiance et l'ironie!.... O Wilhelm! ne doute pas de mon amuor. — Si je supplie.... c'est qu'il dépend de toi d'assurer à la fois ton bonheur et le mien.... Laisse-moi te sauver pour moi qui t'aime.... Wilhelm, le veux-tu?... Vivons ensemble au fond de mes domaines... étrangers à tous les bruits du monde, à toutes ses passions!... Dis.... est-ce pour tromper qu'une femme donne ainsi son âme, qu'elle se livre à celui qu'elle a choisi entre tous?

WILHELM. Tais-toi, tais-toi!... Je veux conserver ma force et ma raison. — Non, je ne rendrai pas mon épée à Frédéric, lorsqu'il compte sur mon bras. Non, je ne l'abandonnerai pas, lorsqu'il m'attend pour franchir les avant-postes...

LA COMTESSE, *vivement.* Qu'avez-vous dit?

WILHELM. Aujourd'hui, dans une heure peut-être... Schweidnitz sera emporté d'assaut.

LA COMTESSE, *dans la plus grande agitation.* Répondez-moi. Vous êtes commandé pour accompagner le roi, m'avez-vous dit?

WILHELM. Et je serai fier d'être là pour le protéger, pour le défendre.

LA COMTESSE. Vous n'irez pas, Wilhelm, vous n'irez pas!

WILHELM. Qui m'en empêchera?

LA COMTESSE. Moi. — Oh! par pitié, vous ne pouvez pas me comprendre... Wilhelm, ils vous tuaient! Ne m'avez-vous pas entendue tout à l'heure?... Je suis à vous, je vous offre ma main..... je deviens votre femme! Wilhelm, vous ne savez pas... Là-bas, pour vous, c'est la défaite... la défaite et la mort!

WILHELM. Qui vous l'a dit?

LA COMTESSE. Je ne puis m'expliquer.

WILHELM, *avec force.* Eh bien, c'est donc à moi de vous apprendre pourquoi vous tremblez si fort pour mes jours... Comtesse de Waldberg, c'est que vous-même avez posté les assassins qui doivent s'emparer du roi et massacrer son escorte. Vous le voyez, madame, je sais enfin qui vous êtes!

LA COMTESSE. Wilhelm!

WILHELM. Mais Dieu n'a pas permis l'accomplissement de cette lâche trahison... j'ai tout entendu, là... de ce bosquet... et j'espère avoir déjoué vos complots. (*Un coup de canon se fait entendre.*) Ecoutez!... c'est le signal!... Le roi est sauvé! Frédéric ne devait pas tomber victime de vos exécrables embûches...

LA COMTESSE. Je suis perdue!

Musique.

SCENE XII.

LES MÊMES, L'INTENDANT, STRELITZ.

L'INTENDANT, *accourant vers la Comtesse.* Dieu du ciel! madame, avez-vous entendu?

STRELITZ, *accourant à Wilhelm.* A cheval! mon commandant, à cheval!... tout va bien!

LA COMTESSE. Par grâce, Wilhelm, écoutez-moi!

WILHELM. A vous écouter plus longtemps, madame, je sens que je perdrais toutes les vertus d'un cœur que des liens sacrés engagent loin de vous.

STRELITZ. Bien dit.

WILHELM. Je vais joindre votre maréchal dans le petit bois des chênes. — Le mot d'ordre, pour moi, est Frédéric et Lénore!

LA COMTESSE, *terrifiée.* Lénore!

STRELITZ, *à la Comtesse.* Oui, la bien-aimée... (*A l'Intendant.*) A revoir, brave intendant... vous vouliez me faire boire, tout à l'heure.... eh bien, allez préparer la table et les verres... tirez toujours le vin... nous le boirons après la victoire!

Il sort. Coups de canon qui continuent pendant la scène suivante.

SCENE XIII.

LA COMTESSE, L'INTENDANT, *puis* L'ESPION.

LA COMTESSE. Lénore!... Il en aimait une autre!... ô désespoir!

L'INTENDANT. Le diable est avec eux d'intelligence... Nous sommes trahis.

LA COMTESSE. Qui nous sauvera maintenant?... Quelle puissance du ciel invoquer pour notre cause? Tout est perdu!... Et lui aussi, perdu pour moi!..... Lui que j'aime avec transport! Il me hait, il me méprise... et pourtant, Dieu qui lit dans mon âme m'est témoin que je voulais le sauver! — Mon Wilhelm, comme je t'aurais aimé!.... Et il me repousse... il me croit fausse... indigne et lâche... Et il en aime une autre!...

Elle s'assied et pleure.

L'INTENDANT, *qui a écouté au fond.* Revenez à vous, madame la comtesse; songez à votre salut.... Dans un moment peut-être il sera trop tard!

LA COMTESSE. Me sauver!... c'est mon amour qu'il fallait sauver!.... Est-ce que je veux vivre sans Wilhelm, moi?.... Est-ce que je veux vivre la sujette de Frédéric de Prusse?

L'INTENDANT, *qui s'agite et cherche un parti à prendre.* Au nom du ciel! madame la comtesse...

Il retourne au fond prêter l'oreille.

LA COMTESSE. Lénore!... avec quel enthousiasme il a prononcé son nom!... Lénore!... quel charme a réveillé tout à coup ce souvenir! Une pauvre fille, peut-être... pauvre... oh! qu'importe? elle a le printemps dans le cœur, puisqu'il l'aime!

L'INTENDANT. Malheur!... on approche de ce côté!

Une fusillade plus rapprochée se fait entendre. L'Espion escalade de nouveau le mur du fond.

L'ESPION. Fuyez, ne perdez pas une minute. — Des hussards prussiens couvrent la plaine... le maréchal est en fuite... le petit bois enlevé... Sauvez-vous, madame la comtesse.

LA COMTESSE. Vos soins me sont inutiles. Laissez-moi!

L'INTENDANT. Je sais, au château, un lieu de refuge où nous pourrons nous tenir pendant la bourrasque, si madame la comtesse consentait...

LA COMTESSE. Encore une fois je vous dis que je ne veux rien de vous.

L'INTENDANT, *à l'Espion.* Ma foi, puisqu'elle veut s'exposer.... à son aise! Pour nous, allons nous mettre à l'abri.

Ils sortent par le fond à droite. Le jour baisse peu à peu, pendant la scène suivante.

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, *seule.*

Quelles angoisses je souffre!... Tout perdre à la fois... Patrie, famille, amour! Sur ces terres où je suis née maîtresse, un autre va régner... J'ai voulu résister au torrent, et le torrent m'entraîne... Mais je ne verrai pas arracher l'aigle double de mes ancêtres! Je ne verrai pas à sa place leur écusson funèbre. — L'orgueil pour les nobles âmes est à la fois un élément de vie et de mort! Mourir! oh! oui, je veux mourir! Mais avant d'expirer, le voir une fois encore, lui!... Sentir, ma main tressaillir dans la sienne... lui redire que je l'aime!... entendre sa voix adorée, dût-elle m'accabler de malédictions; et puis après, descendre au sépulcre où dorment mes aïeux, je ne me plaindrai pas. — (*Elle va au fond.*) Le bruit du combat a cessé... à ce bruit a succédé un silence de mort!.... quel frisson vient glacer tous mes sens! J'ai comme le pressentiment d'une grande douleur!.. Seule ici... j'ai peur! (*On entend un roulement funèbre. Elle regarde au fond à gauche.*) On approche, là-bas... que veulent ces soldats?... Un des leurs est étendu sanglant! (*Revenant sur le devant.*) O mon Dieu! je n'ose plus regarder... Mon Dieu! mon Dieu! faites que ce ne soit pas lui!

Elle se soutient à peine. Marche funèbre.

SCÈNE XV.

STRELITZ, *la tête enveloppée d'un linge sanglant;* WILHELM, *porté mourant sur un brancard;* LA COMTESSE, HUSSARDS, PRISONNIERS AUTRICHIENS.

Musique pendant toute la scène.

STRELITZ. Arrêtez-vous ici.... il va nous mourir dans les bras!

LA COMTESSE, *poussant un cri.* Dieu du ciel!... Wilhelm!

Elle tombe à genoux.

STRELITZ. Eh bien!... mon commandant?

WILHELM, *lui tendant la main avec peine.* Je sens... que je vais mourir.

LA COMTESSE. Des secours!... Ne voyez-vous pas qu'il perd tout son sang!... Des secours!

WILHELM. C'est inutile, je n'en ai pas besoin... (*Avec un effort.*) Strelitz.... le roi est sauvé, n'est-ce pas?

STRELITZ. Et la victoire nous reste!

WILHELM *fait un mouvement de joie.* Écoute... tu embrasseras mon père. (*Strelitz se détourne pour pleurer.*) Et Lénore... tu lui donneras ces tablettes... tiens... ici... prends!

Strelitz cherche et prend les tablettes sur Wilhelm.

LA COMTESSE. Oh! l'enfer n'a pas de plus cruel supplice!... Wilhelm, par pitié... un regard de tes yeux!... Une parole de ta bouche! pitié, Wilhelm!

WILHELM. Diane, adieu, je vous pardonne. — Strelitz, tu porteras mon corps à mon père... A lui ma dernière pensée!.. Ma dernière parole à Lénore! Lénore!

Il tombe sans mouvement.

STRELITZ, *lui soutenant la tête.* Il expire!

LA COMTESSE. Ah! Wilhelm!

Elle se jette sur le corps de Wilhelm. Moment de silence et de consternation générale.

STRELITZ. Mort!.... (*Il l'embrasse au front, et s'éloigne lentement du brancard.*) Camarades, que l'un de vous se charge des dernières volontés du mourant... le maître n'est plus... le vieux serviteur ne doit pas lui survivre!

Il arrache le pansement de la blessure qu'il a reçue à la tête, et tombe dans les bras de ses camarades.

LA COMTESSE, *dont la main est posée sur le cœur de Wilhelm.* O mon Dieu!.. est-ce une illusion!...

Un roulement de tambour se fait entendre au loin.

Le rideau tombe.

ACTE QUATRIEME.

Décor du second acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES, GERTRUDE.

GEORGES. Oui, mère Gertrude, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire... la paix a été signée au château d'Hubersbourg, et les troupes rentrent déjà de toutes parts.

GERTRUDE, *qui l'écoute avec impatience.* Je le savais.

GEORGES. C'est un coup d'œil magnifique sur la route, mère Gertrude... Il y en a qui reviennent avec un bras de moins.... d'autres avec une jambe de trop... en bois!... La plupart avec des entailles énormes sur la figure.. c'est magnifique à voir! Ajoutez qu'il y en a d'autres encore qui ne reviennent pas du tout.

GERTRUDE. Hélas!

GEORGES. Oui, hélas!... c'est ce qu'on dit... C'est inouï le nombre d'hélas que j'ai entendu pousser... et il y a un monde pour les voir arriver... ceux qui reviennent bien entendu... il y a un monde!... au point que le grand chemin ressemble à une fourmilière... un grain de blé ne tomberait pas à terre.

GERTRUDE, *à part.* Et Lénore, où peut-elle être?

GEORGES, *avec joie.* Mais ce qui me réjouit dans tout ça... c'est que demain on célèbre les fêtes de la paix... vous comprenez...

GERTRUDE. Oui, oui.

GEORGES. C'est l'époque fixée pour mon bonheur.

GERTRUDE. Certainement.

GEORGES. O Dieu! rien que d'y penser... j'en ai un frisson général!... Avez-vous remarqué, maman Gertrude, que le frisson est l'indice de tous les sentiments fortement éprouvés... du plaisir, comme de la peine... de la peur, comme de l'amour. Dire qu'à la fin de cette semaine, je serai marié... et marié à Lénore! ô Dieu!

GERTRUDE, *à part.* Ah! je meurs d'inquiétude! (*Elle se lève.*)

GEORGES. Mais qu'avez-vous, mère Gertrude?... je vous trouve un air pas content.... vous paraissez inquiète, préoccupée... qu'avez-vous? Si ça peut se dire, je vous en prie, dites-le-moi. Mademoiselle Lénore serait-elle malade?... Ah! permettez-moi de m'assurer par moi-même...

GERTRUDE, *l'arrêtant.* Non, non... Lénore va bien... très-bien... c'est... mon mari qui ne rentre pas... Cela m'inquiète en effet.

GEORGES. Ce n'est que cela?... et vous ne me dites pas d'aller à sa recherche... Rassurez-vous... et avant une petite demi-heure je vous le ramène.

Il va prendre son chapeau.

GERTRUDE. C'est cela, Georges... vous m'obligerez.

GEORGES. Et dites bien à ma fiancée que je suis venu pour la voir, que je voulais attendre qu'elle sortît de sa chambre... mais que vous m'avez mis à la recherche de votre époux. Dites-lui bien encore que les fêtes de la paix sont fixées à demain, pas plus tard... de sorte que dès demain... Oh! tenez, mère Gertrude, voilà que le frisson me reprend!... je ne peux pas tenir en place... Je suis enchanté d'avoir à courir... et je pars. (*En sortant.*) Je vous ramène mon beau-père.

SCÈNE II.

GERTRUDE, *seule.*

Pourvu qu'il ne rencontre pas Lénore!... Où peut-elle être allée?... Je tremble que son désespoir ne la porte à quelque extrémité... Pauvre enfant! perdue sans ressource!... Comment la consoler?... Parfois il me vient à l'idée de lui dire que Wilhelm a trahi son amour... Wilhelm, depuis un mois, a laissé son père lui-même sans nouvelles, et Dieu me pardonnerait ce mensonge.

Mais me croira-t-elle?... et si elle me croit... n'ajouterai-je pas à ses douleurs, loin de la guérir? Mon Dieu, que votre colère s'appesantit cruellement sur nous! Le printemps réjouit les campagnes, les canons se taisent... les champs de bataille vont devenir des champs de blé... La paix, comme un ange aux ailes d'or, secoue ses vertes palmes sur le monde, pour le bonheur de tous... et dans cette pauvre maison, les pleurs coulent toujours... Ici, les calamités n'ont point de fin... Oh! pourquoi Dieu ne me rappelle-t-il pas à lui?..... Faut-il donc que je vive pour assister aux douleurs de mon unique enfant!

Elle pleure. Lénore entre pâle, troublée, les cheveux en désordre. Musique.

SCÈNE III.

GERTRUDE, LÉNORE.

LÉNORE, *avec égarement.* Ma mère, n'avez-vous pas quitté la maison?

GERTRUDE. Enfin, te voilà, chère fille!

LÉNORE. Ne vous occupez pas de moi..... ma mère, et répondez-moi. Vous n'avez pas quitté cette maison?

GERTRUDE. Non.

LÉNORE. Et... personne n'est venu?

GERTRUDE. Non.

LÉNORE, *accablée.* Personne!

Elle tombe accablée sur le siége qui est à droite.

GERTRUDE. Quelle inquiétude tu m'as causée!... où étais-tu?

LÉNORE, *abattue d'abord, puis s'animant peu à peu.* Sur le grand chemin... j'y suis restée des heures entières... Je les ai vus passer tous... joyeux, triomphants, parés de rameaux verts... la joie sur le front et dans le cœur..... mais point de Wilhelm!... De toutes parts on s'élançait à leur rencontre, les jeunes et les vieux, les femmes et les jeunes filles... et l'on n'entendait que ces paroles heureuses: « O mon frère!... ô mon fils! ô ma bien aimée!... quel bonheur de te revoir, de t'embrasser! Comme te voilà beau garçon! — Et toi, tu es encore plus belle fille! — Que faisais-tu pendant l'absence?.... — Je pensais à toi! — Embrasse-moi donc encore... Nous voilà réunis... nous ne nous quitterons plus!..» Et point de Wilhelm!.. J'ai parcouru toute la route, interrogeant, criant, l'appelant par son nom... tant que j'ai fini par devenir la risée de ces hommes... et personne, personne n'a répondu!... Puis, lorsque la foule fut dispersée, et que chacun, jusqu'au dernier, eut regagné sa maison.... seule, immobile sur le chemin... mes yeux noyés dans l'étendue le cherchaient toujours... toujours! et point de Wilhelm!... Et enfin, j'ai senti mon cœur qui éclatait, et je me suis traînée à terre de désespoir, en criant: Wilhelm!.. mon Wilhelm!.. entends-moi... Reviens, reviens, ou je meurs!

Elle sanglote.

GERTRUDE, *pleurant aussi.* Lénore, pauvre enfant... avant de te livrer ainsi à la douleur.... qui te dit que cet homme ne t'a pas oubliée?...

LÉNORE, *se levant vite.* Lui!

GERTRUDE. Qui te dit qu'il n'est pas parjure à son serment? Alors que tu te désoles, s'il se jouait de ta confiance, de ton amour... auprès d'une autre femme?

LÉNORE. Wilhelm?... c'est impossible!... Mais si cela était... je n'aurais plus qu'à mourir, moi!

GERTRUDE. Pauvre fille!... que le ciel te fasse miséricorde!

LÉNORE, *avec égarement.* Miséricorde!... le ciel ne connaît pas ce mot-là!

GERTRUDE. Mon Dieu! pardonnez-lui.... la malheureuse ne sait plus ce qu'elle dit. Tâche de prier, Lénore; la prière console les affligés.

LÉNORE. Eh! n'ai-je pas prié jour et nuit, les mains jointes? n'ai-je pas usé mes genoux sur les dalles du sanctuaire?... Ne me suis-je pas meurtri la poitrine? Le ciel est fermé pour moi, et mes prières n'y pénètrent point... puisque Wilhelm ne revient pas! Il n'y a pas de miséricorde là haut... comme il n'y a pas de pitié dans ce monde. Pourquoi voulez-vous que Dieu s'inquiète de ce que je fais, lorsqu'au lieu de penser à lui, moi... je pense à Wilhelm? Miséricorde! pitié!... vaines paroles!... illusion qui traverse nos jours de bonheur... il n'y a que les heureux qui croient à la miséricorde, à la pitié, c'est-à-dire ceux qui n'en ont pas besoin. Pour les autres, pour les malheureux... parlez-moi de la mort, du désespoir, à la bonne heure! ce sont là les maîtres du monde... ceux-là du moins entendent la voix des affligés... et quand nous les appelons avec des cris de désespoir, ils viennent.... Le désespoir et la mort ne manquent jamais à personne, allez!

Elle pleure à chaudes larmes.

GERTRUDE. Mais ta raison s'égare, malheureuse!... Tu veux donc perdre ton âme!

LÉNORE. Le ciel... auprès de Wilhem, voilà où est mon ciel à moi... Sans lui je ne veux pas de votre ciel, je n'en veux pas.

GERTRUDE, *s'éloignant d'elle.* Eh bien, roule donc dans l'abîme, infortunée!... puisque ni mes prières ni mes larmes ne peuvent te fléchir. Dieu m'est témoin que je n'ai rien épargné pour te sauver de ta démence... mais ta passion l'emporte sur moi. Blasphème, arrache tes cheveux, brise ton front contre la terre... je ne me sens pas la force de lutter contre cette vocation fatale qui te pousse vers ta ruine, et qui doit nous

entraîner avec toi! (*Pleurant.*) Mais songes-y bien, Lénore... il te sera demandé compte, là haut, du mal que tu fais à ta mère.

LÉNORE, *revenant à elle, et tombant à genoux.* Oh! pardonnez-moi, bonne mère... ayez pitié de votre enfant!... Moi, moi, faire couler vos larmes... les larmes de ma mère! Oh! tiens!... laisse-moi les effacer avec mes baisers. (*Elle l'embrasse à plusieurs reprises.*) Il ne faut pas m'en vouloir, vois-tu; il y a des moments où je deviens folle... Oh! oui, c'est là!... (*Elle se frappe le front.*) Là, comme un cercle de fer qui m'étreint, qui me brise, qui me fait mal!.... Qu'ai-je dit tout à l'heure?.... je n'en sais plus rien.... mais je t'ai offensée... et je te demande pardon de ce que je t'ai dit. Oh! ne me retire pas ta tendresse, bonne mère.... je n'ai plus que toi... ne m'abandonne pas!

GERTRUDE. T'abandonner! est-ce qu'une mère abandonne jamais son enfant! (*Lui essuyant les yeux.*) Cache-moi ces pleurs-là... voyons... sois calme... reviens à la raison. Tâche de comprendre tes devoirs... et si tu m'aimes...

LÉNORE. Oh! oui, je t'aime!

GERTRUDE. Prouve-le-moi... en obéissant à ton père.

LÉNORE, *dont la figure s'assombrit tout à coup.* Qu'exige-t-il donc, mon père?

GERTRUDE. Tu le sais bien.... n'es-tu pas fiancée à Georges Muller?

LÉNORE, *à elle-même.* Je suis fiancée à Wilhelm!

GERTRUDE. Demain est le jour fixé pour tes noces.

LÉNORE, *de même.* Il reviendra avant demain... il l'a promis.

GERTRUDE. Tu ne mettras aucun obstacle à ce mariage?

LÉNORE. Moi?... aucun... mon père le veut, que puis-je contre lui, contre vous tous? (*Apart.*) O mon Wilhelm! viens vite, viens vite me sauver... tu m'as promis de revenir. (*Musique. Haut.*) Écoutez... on vient.

GERTRUDE, *allant regarder au fond.* C'est ton père.... Georges Muller l'accompagne.

LÉNORE, *tombant accablée sur un siége.* Ce n'est pas encore lui!

SCÈNE IV.

LÉNORE, *assise à gauche*, GEORGES, LE DOCTEUR, GERTRUDE.

GEORGES, *entrant et apercevant Lénore.* Ah! enfin, la voilà! Maman Gertrude, je vous ramène la moitié de vous-même. (*A Lénore qui n'entend pas tant elle est absorbée.*) Mademoiselle Lénore.... nous arrivons un peu tard, mais il ne faut pas nous en vouloir. Votre père, de son côté.... moi, du mien... nous avons fait nos petites invitations pour ce soir. (*Le Docteur, à droite, semble interroger Gertrude sur les dispositions de Lénore.*) Nous aurons, outre mes grands parents, mon cousin le maître d'école... un bon vivant qui boit beaucoup, et qui est très-gai; il nous chantera des psaumes, vous verrez... il est très-amusant! il est très... (*Au Docteur.*) Qu'a-t-elle donc?

LE DOCTEUR. Toujours étrangère aux joies de la maison... et loin de nous par la pensée, c'est un supplice!

GEORGES. Cher beau-père, ne la grondez pas... je l'aime telle qu'elle est! Je lui parle, elle ne me répond pas... ça n'a rien qui m'alarme... au contraire... ça évitera dans notre ménage les discussions orageuses. (*Il sourit.*) D'ailleurs, croyez-moi, ça ne peut pas durer. Le printemps va renaître, les oiseaux gazouillent déjà... et le soleil visitera le beau lis de votre jardin... nous le verrons se relever sur sa tige comme par miracle... Rassurez-vous, père Burger, j'ai bon espoir, je l'aimerai tant, voyez-vous.... que son cœur ne restera pas toujours insensible aux témoignages d'un amour dévoué et sincère.

LE DOCTEUR. Bon Georges, que le ciel vous entende!

GEORGES. Il m'entendra, père Burger, il m'entendra. Voyez-vous, moi, je ne suis pas un faiseur de phrases, mais j'ai mon gros bon sens... et mon gros bon sens me dit que les rêves ne durent pas éternellement... et qu'on finit toujours par s'éveiller.

LE DOCTEUR, *qui s'est approché de Lénore.* Lénore!

Lénore tressaille à la voix de son père.

GEORGES, *bas, à Gertrude.* Vous voyez bien, la voilà qui s'éveille.

LE DOCTEUR. Je suis là, et vous ne me dites rien!

LÉNORE, *se levant et s'inclinant légèrement devant son père.* Mon père.

LE DOCTEUR. Georges, tout à l'heure, vous parlait, et vous paraissiez ne pas l'entendre.

LÉNORE. Monsieur Georges, vous étiez là aussi?

Elle va vers lui.

GEORGES, *vivement.* Il n'y a pas de mal... mademoiselle.... d'ailleurs, vous ne pouviez pas me voir... vous me tourniez le dos. Mais maintenant je puis prendre ma revanche... vous parler de mon bonheur, de mes préparatifs. Ah! à propos, bonne maman Gertrude, a-t-on apporté la corbeille?

GERTRUDE. Oui, je l'ai fait placer dans la chambre de Lénore.

GEORGES, *à Lénore.* Puis-je espérer que vous voudrez bien, ce soir...

LE DOCTEUR. Lénore sait qu'il est d'usage de se parer, la veille de ses noces.

LÉNORE, *vivement.* Oui, mon père.

GEORGES. J'aime à croire que vous serez contente... c'est ma marraine Chippermann qui a tout choisi... et elle a beaucoup de goût la vieille Chippermann! (*Au Docteur et à Gertrude.*) La vue de ses toilettes achèvera de la distraire.

LÉNORE, *à elle-même.* « La nuit qui pré-» cédera tes noces, je viendrai frapper à cette » porte. »

GERTRUDE. Allons, Lénore, il faut songer à ta toilette.

LÉNORE, *à elle-même.* Ah! oui... je ne veux pas qu'il me trouve ainsi! (*Musique. Haut.*) Oui, vous avez raison, mon père; la veille des noces on doit se parer. Au revoir, monsieur Georges!... Venez, ma mère, venez.

GEORGES, *au Docteur.* Elle a ri!... elle est enchantée!... (*A Lénore.*) Allez, chère fiancée, allez vous faire encore plus belle.

LE DOCTEUR, *pendant la sortie de Lénore et de Gertrude.* O mon Dieu qui nous venez en aide... recevez mes actions de grâces!

SCÈNE V.

LE DOCTEUR, GEORGES, *puis successivement*, LE MAITRE D'ÉCOLE *et* LE FOSSOYEUR.

GEORGES. Tout va bien!... tout va admirablement bien!

LE DOCTEUR. Georges, vous la rendrez heureuse, n'est-ce pas? Je suis sévère avec cette enfant, mais je l'aime, voyez-vous, de toutes les forces de mon âme!

GEORGES. Si je la rendrai heureuse!... O Dieu! vous ne savez pas jusqu'à quel point je l'entourerai de petits soins... je l'en obséderai de petits soins... Jamais femme n'aura été plus choyée, plus câlinée...

LE MAÎTRE D'ÉCOLE, *paraissant au fond.* La porte de la rue est ouverte, et j'entre... me voilà!

GEORGES. Eh! c'est le maître d'école.

LE DOCTEUR. Bonjour, maître Bolhmann.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Je suis le vôtre!... Exact au rendez-vous, toutes les fois qu'il s'agit d'une réunion.

GEORGES. Et d'un bon souper.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Le bon souper ne gâte rien... la table est l'autel sur lequel fraternisent de vrais amis, et je suis le vôtre.

GEORGES. Maître Bolhmann, il s'agit ce soir d'être en train, d'être jovial, très-jovial! Nous boirons du vin de France!

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Alors, comptez sur moi. Du vin de France!... comme vous y allez!

GEORGES. Il n'y a rien de trop bon, un jour comme celui-ci.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Du vin de France!... Georges, vous serez heureux en ménage.

GEORGES. Je l'espère bien.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Je vous le prédis, et je m'y connais.

GEORGES. Eh bien, ça ne m'étonne pas. Tout me sourit aujourd'hui; je ne vois que des visages riants depuis ce matin, des figures de bon augure.

LE FOSSOYEUR *entrant.* Monsieur Burger...

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Le fossoyeur!

GEORGES, *avec effroi.* Hein?... qu'est-ce que vous dites?...

LE DOCTEUR. Que me voulez-vous?

GEORGES, *regardant le fossoyeur avec effroi.* J'ai parlé trop tôt, moi...

LE FOSSOYEUR. Pardon, excuse, de vous relancer jusqu'ici.

GEORGES. En effet, mon cher, vous choisissez mal le moment... cette heure est peu convenable...

LE FOSSOYEUR. C'est qu'il est question d'une aventure si extraordinaire!...

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Une aventure!... Contez-nous donc ça.

GEORGES. Mais non, laissez-le partir, ce vieux corbeau de malheur.

LE DOCTEUR. Pourquoi êtes-vous venu? voyons....

LE FOSSOYEUR. Voilà, monsieur Burger: il y a une heure, le jour commençait à tomber... ma femme et moi nous étions sur la route à voir rentrer les troupes, et les enfants gardaient la maison: un étranger se présente à eux, les chargeant de me dire de creuser une fosse auprès du sépulcre seigneurial. Mon compagnon, qui était rentré avant moi, en apprenant cette nouvelle s'est mis à la besogne. Mais à l'instant j'apprends que personne n'a trépassé dans le pays, Dieu en soit loué!... et je viens espérant que vous pourrez m'expliquer...

LE DOCTEUR. Je ne sais ce que vous voulez dire.

GEORGES, *au Maître d'école.* Il a bu, le fossoyeur.

LE FOSSOYEUR. Alors, c'est bien extraordinaire!... Mes enfants prétendent que cet étranger avait une figure si pâle!

GEORGES. Bah! ce sont vos enfants qui ont rêvé cela.

LE FOSSOYEUR. Mais Brok, mon compagnon, l'a rencontré, et l'a vu comme je vous vois; et Brok a de bons yeux.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE, *peu rassuré.* C'est drôle tout de même.

GEORGES. Vous trouvez ça drôle? pas moi. Je trouve bête de venir nous conter des choses pareilles.

LE DOCTEUR. Allons, gardez cette fosse à l'abri du vent et de la pluie, et que le premier de la paroisse que Dieu rappellera à lui, y dorme saintement.

LE FOSSOYEUR. Oui, monsieur Burger... pardon, excuse; je vous salue bien. Monsieur Georges, à votre service.

Il salue et sort.

GEORGES, *qui lui as tourné le dos.* A mon service!... qu'est-ce qu'il entend par là, à mon service?... Merci bien. (*Criant au dehors.*) J'espère bien n'en pas avoir besoin de sitôt de tes services, entends-tu, là-bas, oiseau de mauvais augure!

LE DOCTEUR. Allons, allons, Georges...

GEORGES. Non, cher beau-père, mais convenez qu'il est plus que ridicule, la veille d'un jour de noces, de venir nous faire des histoires de revenants.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Il paraît cependant que Brok a vu aussi l'étranger... et qu'il était très-pâle!

GEORGES. Maître Bolhmann, je vous ai invité, d'abord parce que vous êtes mon cousin, ensuite parce que d'ordinaire vous êtes un gai compagnon... mais si vous le prenez sur le ton de cet imbécile en deuil, si vous approuvez ses contes lugubres, je quitte la place.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. C'est fini, n'en parlons plus. Le vin de France dissipera tout cela.

GERTRUDE, *entrant, et allant vivement vers le Docteur.* Mon ami! mon ami!...

LE DOCTEUR. Qu'y a-t-il?

GEORGES. Encore une histoire?

GERTRUDE. J'étais à la fenêtre de ma chambre, lorsque sur la route, à notre porte, j'ai aperçu...

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Un étranger très-pâle...

GERTRUDE. Non; le baron, notre seigneur.

LE DOCTEUR. Le baron!

UN DOMESTIQUE, *entrant.* Le baron de Lutzow!

LE DOCTEUR. Monsieur le baron chez moi!...

Musique.

SCENE VI.

LES MÊMES, LE BARON DE LUTZOW, GERTRUDE, UN DOMESTIQUE, *portant un écrin.*

Georges et le Maître d'école s'inclinent et sortent; le Docteur reste impassible à sa place sans saluer.

LE BARON. Lui-même, monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR, *froidement.* Cette visite a lieu de me surprendre, monsieur le baron *.

LE BARON. Monsieur Burger, nous ne nous sommes pas rencontrés depuis cette malheureuse querelle dans laquelle tous les torts ont été de mon côté. (*Le Docteur fait un mouvement.*) Oui, j'ai eu tort, grand tort de m'emporter contre vous, ainsi que je l'ai fait; l'homme est-il toujours maître de lui?... Et ce matin, apprenant que monsieur Georges allait épouser votre fille, j'ai senti encore plus vivement combien mes soupçons et mes reproches furent injustes et cruels. Un homme de votre caractère doit savoir oublier les injures... (*Lui tendant la main.*) J'ai à cœur de voir s'effacer jusqu'au souvenir de nos anciennes discordes.

LE DOCTEUR, *serrant avec respect la main du Baron.* Monsieur le baron, cette généreuse démarche me comble de joie, et me rend tout confus! Moi aussi j'eus des torts dans cette affaire.

LE BARON. Eh bien, que tout soit oublié. Paix et bonheur pour tous. Votre conduite en cette occasion est celle d'un homme d'honneur... En mariant votre fille le jour même où les troupes rentrent dans le pays, c'est m'enlever toutes mes inquiétudes.... Permettez-moi de reconnaître ce service... et prouvez-moi qu'il n'existe plus de rancune dans votre cœur, en acceptant pour la jeune mariée ce cadeau de noce, comme gage de notre réconciliation.

Il prend l'écrin des mains de son Domestique, et le présente au Docteur. Le domestique sort.

LE DOCTEUR. J'accepte. (*Prenant l'écrin et le donnant à Gertrude.*) Vous le donnerez à Lénore de la part de monsieur le baron de Lutzow.

GERTRUDE, *s'approchant du Baron.* Monseigneur, quelle que soit la reconnaissance dont je me sens pénétrée pour la généreuse sollicitude que vous nous témoignez..... permettez-moi de refuser ce présent.

LE BARON. Et pourquoi, dame Gertrude?

LE DOCTEUR, *à mi-voix.* Silence, femme, silence!

LE BARON, *avec douceur.* Laissez-la parler.

GERTRUDE. Il faut bien que je vous dise toute la vérité, monseigneur..... Hélas! Lénore n'a pas oublié le gentilhomme... Je sais toute la distance qui la sépare de votre fils... distance infranchissable! mais c'est une pitié de voir cette pauvre fille depuis qu'il est parti. Vous ne la reconnaîtriez plus, monsieur le baron. La sévérité de son père l'épouvante... c'est par obéissance qu'elle consent au mariage qui se prépare... mais elle en mourra, voyez-vous!

Elle pleure.

* Le Docteur, Gertrude, le Baron.

LE BARON. Pauvre femme!

LE DOCTEUR, *maîtrisant son émotion.* Ne prenez pas tout ceci à la lettre, monseigneur; une femme exagère... la sollicitude d'une mère est si facile à s'alarmer.

GERTRUDE. Oh! je voudrais pouvoir m'abuser, quand je la vois pâle, l'œil fixe... la résolution du désespoir dans l'âme!... Il y a des instants où j'en viens à penser qu'elle a perdu la raison. Oui, monseigneur, et alors mon cœur se brise. Oh! reprenez ce cadeau, car dans la disposition d'esprit où se trouve notre pauvre enfant... il y aurait du danger, croyez-moi... un danger réel, à le lui offrir au nom du baron de Lutzow!

LE BARON, *qui a doucement repoussé l'écrin.* Je vous comprends, dame Gertrude... Eh bien, dites-lui seulement que c'est le don d'un ami. (*Au docteur lui tendant la main.*) Oui, d'un véritable ami. Et en pensant à moi, tous les deux, ne prononcez pas mon nom. Mon fils Wilhelm n'est pas encore de retour de l'armée... je suis sans nouvelles de lui... mais ce retard qui m'inquiète vous permettra d'accomplir vos projets et de faire consacrer cette union qui nous prépare à tous un avenir tranquille. Je connais Wilhelm... en retrouvant Lénore mariée... il renoncera à cette folle passion... à tous ces beaux rêves d'amour qui entretenaient dans son cœur des espérances coupables.

Musique.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LÉNORE, *puis* STRELITZ.

Lénore paraît vivement à droite, sur les marches de la porte.

LÉNORE. Ma mère... Strelitz!..... Je l'ai reconnu!... Strelitz!... il vient!...

Elle s'arrête à la vue du Baron.

TOUS. Strelitz!

STRELITZ, *entrant et s'arrêtant au fond.* On m'a dit que je trouverais ici le baron? (*Il s'arrête à sa vue et fait le salut militaire.*) C'est lui!... mon cher maître!

LE BARON. Et mon fils Wilhelm?

STRELITZ, *regardant Lénore et avec l'embarras le plus pénible.* Il est... il est au château.

LE BARON, *avec humeur.* Et sachant que j'étais ici, il t'a envoyé pour savoir ce qui s'y passe... n'est-il pas vrai?

STRELITZ. Non... non... il ne m'a pas envoyé.

LE BARON. Oh!... tu as beau mordre ta vieille moustache et nous regarder tous de travers... je devine à ton embarras ce que tu venais faire en ces lieux... Eh bien, sache donc, pour te dérider, que Lénore signe, ce soir même, son contrat de mariage.

STRELITZ. Mon général... vous vous trompez, mon général... il faut que je vous parle.

LE BARON. Volontiers!..... mais si l'on pense me fléchir avec des lamentations... si l'on espère exploiter l'émotion que me cause le retour de mon fils... on se trompe. On n'obtiendra rien de moi, je vous en avertis. (*Regardant Lénore qui pleure.*) Les prières et les larmes ne sauraient m'attendrir.

STRELITZ, *avec émotion.* Si fait... vous vous attendrirez.

LE BARON, *dont la colère augmente peu à peu.* Non, corbleu! non. Ah! tu avoues donc tes projets?... A merveille!... j'avais tout deviné... Mais rappelle-toi bien ce que j'ai dit: « J'aimerais mieux voir mon fils mort!... »

STRELITZ, *s'avançant.* Eh bien, soyez donc satisfait, il est mort!

TOUS. Mort!

Lénore a poussé un cri terrible, en courant à Strelitz, et en l'interrogeant du regard. Le Baron terrifié reste un moment immobile et tremblant.

STRELITZ. Voyez!

Il montre le crêpe qu'il porte au bras.

LE BARON, *pleurant.* Et tu m'annonçais son retour?

STRELITZ. Oui, il est revenu avec moi. Je ne l'ai pas laissé là-bas... voilà tout..... car il m'avait dit en rendant le dernier soupir: « Tu porteras mon corps à mon père. »

LÉNORE. Ah!...

Elle tombe dans les bras de sa mère; on la fait asseoir.

STRELITZ. Il m'a dit encore, en me serrant la main: « Adieu, Strelitz... ma dernière pensée à mon père... ma dernière parole à Lénore! les seuls êtres que j'aime! » Son père et Lénore... (*En regardant la jeune fille.*) Toujours Lénore... et puis ses yeux se sont fermés... et j'ai arraché de désespoir le bandeau qui arrêtait mon sang... car j'étais blessé... et je voulais mourir aussi!... Une fièvre horrible s'est emparée de moi. Cela a duré dix jours... Je ne sais pas... mais, pendant ma maladie, quelqu'un... la maîtresse du château où nous étions, avait commandé un cercueil pour lui... afin d'accomplir son dernier vœu..... et..... c'est ce cercueil que je vous apporte.

Lénore tombe à genoux.

LE BARON, *avec désespoir.* Mon fils!... mon unique enfant!... mon Wilhelm!..... conduis-moi auprès de lui..... conduis-moi!

On s'écarte pour laisser passer le Baron, qui sort lentement la tête baissée, et les bras pendants. Strelitz le suit, après avoir jeté sur Lénore un regard de compassion. Musique.

GERTRUDE. Lénore!

Lénore toujours à genoux ne répond pas.

LE DOCTEUR. Elle prie... femme, laissons-la prier ! L'espérance est fille de la prière. Dieu seul peut la consoler maintenant... Les grandes douleurs ont besoin de solitude. Nous reviendrons lorsqu'elle pourra pleurer dans nos bras... Allons prier aussi... pour elle... et pour celui qui n'est plus !

Ils sortent.

SCÈNE VIII.

La nuit est venue. Musique.

LÉNORE, *toujours à genoux.*

« Sa dernière pensée à Lénore... » Lénore ?... Mais je l'ai vue !... oui... c'est cette pauvre jeune femme qui l'attendait... assise sur une pierre du chemin ? Pauvre Lénore !... Pauvre Lénore !... comme elle souffrait !... ses yeux mouillés de larmes le cherchaient en vain dans la foule... parce qu'il lui avait dit : « La nuit qui précédera tes noces, je viendrai frapper à cette porte. » (*Quelques roulements de tonnerre se font entendre au loin. Lénore se lève, après un moment de silence.*) Il est mort, dites-vous ?... Eh bien..... qu'importe ?... Rappelez-vous ses paroles : « Mort ! je reviendrai ! » Il l'a promis !... il reviendra !... et les morts vont vite ! Oh ! certainement, il ne me fera pas attendre, lui ! Voyons... préparons-nous à le recevoir. Quel désordre dans mes cheveux !... mon bouquet de fiancée, où est-il ? (*Elle le cherche des yeux, puis le sent à son côté.*) Ah ! le voici ! Il ne me manque rien ?... Non, rien... Attendons ! (*Elle s'assied. Le tonnerre gronde plus sourdement. On entend le tintement d'une cloche. Musique imitative jusqu'à la fin de l'acte.*) Cette cloche... c'est pour lui. S'il ne venait pas ! Allons donc !... Wilhelm, manquer au serment du départ !... lui, mon Wilhelm !... Attendons !... Je ne me trompe pas, on s'approche !... Oui, j'entends le galop d'un cheval... j'entends crier l'éperon sur l'étrier. (*Elle écoute.*) Ce sont les pas d'un homme maintenant... Il approche !... il approche !!!... (*On entend frapper trois coups à la porte de la maison. Elle compte.*) Un... deux... trois... (*Un éclair sillonne le ciel. La porte s'ouvre tout à coup, et sur le seuil on aperçoit Wilhem. Son visage est d'une extrême pâleur.*) C'est lui !

Elle tombe à genoux.

SCÈNE IX.

LÉNORE, WILHELM.

WILHELM, *immobile à la porte.* Lénore ! ma bien-aimée !

LÉNORE, *lui tendant les bras.* Mon Wilhelm... c'est toi !... oh ! j'étais bien sûre que tu viendrais !... si tu savais... j'ai bien pleuré !... mais te voilà !... j'oublie tout !... Tu viens me chercher, n'est-ce pas ?... nous allons fuir ?... ton cheval est là... il nous emportera... bien loin... bien loin !

WILHELM. Oui, je viens chercher ma fiancée....

LÉNORE. Je suis à toi, à toi seul !

WILHELM. Et tu consens à me suivre ?

LÉNORE, *allant à lui.* Partout !... partout !

WILHELM. Viens donc !

Il la prend entre ses bras et l'entraîne.

ACTE CINQUIEME.

Un cimetière de village. A droite, sur le premier plan, le sépulcre seigneurial de la famille de Lutzow ; au fond, un chemin sinueux qui conduit à une allée de tilleuls. Le jour commence à poindre.

SCENE PREMIERE.

LÉNORE, WILHELM.

Wilhelm arrive vivement, portant Lénore dans ses bras ; il la dépose sur un banc, à gauche.

WILHELM. Du courage, ma Lénore...

LÉNORE, *revenant à elle.* Sommes-nous bien loin ?

WILHELM. Hélas ! mon cheval est tombé sans force, épuisé de fatigue. Pour me ramener vers toi, il avait couru jour et nuit.... vois-tu.

LÉNORE. Pauvre cheval.... comme il nous emportait !

WILHELM. Une heure, encore et nous étions à l'abri de leurs poursuites... mais il nous a fallu revenir sur nos pas... tu n'aurais pu marcher jusqu'au plus prochain village.

LÉNORE. Est-ce qu'on nous poursuivait ?

WILHELM. Rassure-toi, Lénore, s'ils parvenaient à nous atteindre !

LÉNORE, *avec distraction.* Eh bien ?

WILHELM, *à part.* Oh ! ne lui disons pas pourquoi j'ai fait creuser cette fosse.... Oui, la mort plutôt qu'une séparation nouvelle !... La mort nous réunira, là... Cette tombe sera le lit des fiançailles.

LÉNORE, *qui a regardé autour d'elle avec crainte.* Wilhelm, assieds-toi auprès de moi.

WILHELM, *s'asseyant à côté de Lénore.* Oui, toujours auprès de toi.... Nous voici comme autrefois... Ta main? que je la presse dans les miennes... que je la couvre de baisers... comme autrefois. Pauvre Lénore!... pendant l'absence as-tu beaucoup souffert?

LÉNORE. Oh! oui... j'ai bien pleuré!

WILHELM. Pauvre cher ange! je n'osais t'écrire, mes lettres pouvaient tomber dans les mains de ton père... de ton père impitoyable comme le mien! mais chaque jour je pensais à toi... soir et matin je murmurais ton nom... je jetais aux vents ces paroles de mon cœur : « Ma Lénore, je t'aime. » Et il me semblait que ces paroles t'arrivaient, qu'elles étaient entendues de ma Lénore. Au milieu des combats, ton souvenir m'électrisait... je désirais la gloire, pour toi. Pour toi, j'affrontais tous les périls... mais qu'éprouves-tu? ta main tremble... tu frissonnes.

LÉNORE. J'ai froid!

WILHELM. Oh! viens, viens plus près... sur mon cœur... dans mes bras!... N'es-tu pas ma fiancée? Dieu n'a-t-il pas reçu nos serments? C'est en vain qu'on voudrait nous séparer maintenant!.... qu'ils viennent.... qu'ils viennent... nous saurons leur échapper.

LÉNORE, *avec un sourire étrange.* Oh! oui, les morts vont vite!

WILHELM, *se levant.* Que dis-tu?

LÉNORE. Ton bon cheval a repris haleine, il nous emportera de nouveau... il fera cent lieues en une heure! Au galop! au galop! Là bas, à travers la froide nuit... En avant! en avant!... hop! hop! Les plaines disparaissent... les montagnes s'effacent... la campagne fuit devant nos yeux... La lune éclaire... et nous fendons l'espace!... Vois-tu l'étincelle jaillir des cailloux?... Ils nous poursuivent... ils croient nous atteindre... Pauvres gens!... en avant! hurrah! hurrah! les morts vont vite!...

WILHELM, *avec stupeur.* Oh! laisse en paix les morts!

LÉNORE. Oui, les morts... Et cette cloche qui tinte toujours!... Vous ne savez pas? Lénore a disparu! Tiens... on disait qu'elle faisait ses épousailles?... oui, dans la fosse... avec qui donc?... vous l'ignorez... avec son Wilhelm. Ah! je ne m'étonne plus.... C'était fixé pour les fêtes de la paix... La paix, dites-vous... il n'y a point de paix sur la terre.

WILHELM, *dans la plus grande agitation.* Oh! ce serait trop horrible!... Lénore! réponds-moi, Lénore.

LÉNORE. Ne t'impatiente pas, mon Wilhelm, je serai bientôt prête. Ce matin, quand je m'habillais, sais-tu qui m'aidait à me parer? La mort... (*Elle porte la main à sa tête.*) Eh bien?... et ma couronne. La mort a oublié ma couronne de fiancée.

WILHELM, *avec désespoir.* Folle! folle!

LÉNORE. Il me faut ma couronne cependant. Wilhelm, écoute. Le jour va paraître, les fleurs vont s'ouvrir... Là, vois-tu? la terre est couverte de blanches marguerites.

Musique jusqu'à la sortie. Elle veut sortir.

WILHELM, *la retenant.* Lénore, ne me quitte pas!

LÉNORE. Il le faut... je ne peux pas me passer de couronne, mon bien aimé, je veux que tu la poses toi-même sur mon front. Et puis après ils pourront venir nous chercher pour la fête, et je ne suis pas prête. Attends-moi... attends-moi...

Elle sort à gauche en cherchant des fleurs. Musique.

SCÈNE II.

WILHELM, *seul, la suivant des yeux, et tombant accablé sur un fragment de pierre.*

Folle! folle!... Mon Dieu, lorsque tu semblais prendre en pitié notre amour... tu nous abandonnes tout à coup!... Mais qui donc tient et conduit le fil de ma destinée? Laissé pour mort sur une terre étrangère, sauvé par les soins d'une femme qui pour me retenir près d'elle avait fait croire à mon trépas, je sens avec l'existence revenir ma mémoire... Je me souviens du jour fixé pour les noces de Lénore... ce jour est proche. Je pars aussitôt, évitant les routes et les villes pour n'être pas reconnu... mort pour tous, je voulais vivre pour elle seule!... (*Il se lève.*) Insensé qui a cru pouvoir déranger les choses d'ici-bas!.. Imprudent qui n'a pas songé que le coup qui frapperait Wilhelm tuerait Lénore ou la rendrait folle! Oh! c'est affreux! c'est affreux! J'ai plongé un vieillard dans la désolation.... et maintenant que sans pitié je lui ai déchiré le cœur... irai-je lui avouer ma cruauté, mon ingratitude? oh! non, qu'ils croient à ma mort!.. Je n'ai pas fait un mensonge... j'ai fait une prédiction! O mon père! le ciel s'est déjà chargé de ta vengeance... et sur le cercueil vide que t'a rapporté Strelitz.... tu ne verseras pas longtemps des larmes inutiles. Lénore! On vient. (*Il va regarder au fond.*) Qu'ai-je vu! c'est lui, c'est mon père et Strélitz!

Il disparaît à gauche, sur le second plan.

SCÈNE III.

WILHELM *caché*, LE BARON, STRELITZ.

Le Baron entre, suivi de Strelitz ; le Baron est abattu ; arrivé devant le tombeau, il s'agenouille. Strelitz se détourne pour essuyer une larme. (musique.)

LE BARON. O mon fils! ma vieillesse pouvait-elle redouter ce malheur?.... Devais-tu donc descendre avant moi dans le sépulcre de nos pères? Wilhelm!.. mon enfant! mon enfant... (*Il pleure. Strelitz vient le soutenir et le fait asseoir sur le banc.*) Hélas! j'allais me voir revivre en toi, que j'ai tant aimé... pour qui j'ai tant souffert; en toi, mon Wilhelm... si digne de transmettre à nos descendants ce nom de Lutzow qui va s'éteindre!... mais Dieu ne l'a pas voulu. Dieu!... qu'ai-je dit! C'est toi, vieillard impitoyable, c'est toi seul qui ne l'as pas voulu! C'est toi qui as poussé ton enfant au devant du coup qui l'a frappé. Pleure donc! pleure donc sur sa tombe que tes mains ont creusée!

STRELITZ. Monsieur le baron... revenez à vous, soyez fort dans la douleur.

LE BARON. Que je sois fort! quand il est là... froid, inanimé... (*Son émotion augmente.*) Oh! laisse-moi m'accuser devant cette tombe à peine fermée... Laisse-moi m'accuser, me repentir... en attendant que la douleur me brise tout à fait... et me couche auprès de mon enfant. O mon fils chéri! c'est ton pardon que j'implore!.. Si tu peux entendre mes sanglots... pardonne-moi, Wilhelm, pardonne-moi!

WILHELM, *paraissant tout à coup et s'agenouillant devant son père.* Mon père! c'est à vous de pardonner!

Stupéfaction générale.

LE BARON. Wilhelm! lui! lui!

STRELITZ, *le retenant.* N'approchez pas! Je l'ai vu mourir... j'ai vu ses yeux se fermer... j'ai entendu son dernier soupir!

LE BARON. Mon fils!

WILHELM. Venez à moi sans crainte, mon père; c'est bien votre Wilhelm, votre fils qui vous tend les bras.

LE BARON. Mon enfant!

Il court embrasser Wilhelm.

STRELITZ. Ah! je devine tout!... La comtesse!... Mon commandant!... mon brave commandant!...

Wilhelm lui tend les bras, Strelitz l'embrasse avec effusion.

LE BARON. Mais par quel prodige m'es-tu donc rendu?

WILHELM, *avec crainte.* Mon père...

LE BARON, *vivement.* Que m'importe après tout... je te revois, je t'embrasse. J'ai mon fils! oh! que ce jour soit à jamais béni, que ce jour soit heureux pour tous, pour toi.... pour Lénore.... oh! maintenant plus d'obstacle à votre union... viens... allons trouver le docteur.

WILHELM. Hélas! mon père, il est trop tard; la pauvre Lénore...

LE BARON, *avec anxiété.* Lénore.... eh bien?

WILHELM. La nouvelle de ma mort a tué sa raison. Elle me reconnaît, elle me parle... mais elle croit parler à Wilhelm privé de la vie... Lénore est folle!

LE BARON, *avec abattement.* Folle!

STRELITZ. Folle! Et c'est moi qui sans le vouloir ai causé ce malheur!... hier, sans ménagement... annoncer à cette pauvre fille! Maladroit!... brutal!...

WILHELM. Silence... elle erre dans ce cimetière. Je crois l'entendre; oui... tenez... la voilà! c'est elle!

STRELITZ. C'est elle! oh! si Dieu le permet, je puis encore réparer ma faute.... Et vous, monsieur le baron... si vous voulez me seconder...

LE BARON. Qu'espères-tu?

STRELITZ. Laissez-moi faire.... retirons-nous...

WILHELM. Puis-je donc la laisser ainsi?

STRELITZ. C'est pour la sauver peut-être. Oui... le ciel m'inspirera. Venez... venez...

Pendant que Lénore descend la montagne, chacun s'éloigne avec précaution. Musique.

SCÈNE IV.

LÉNORE, *seule.*

O ma couronne! ma jolie couronne! Des violettes, du romarin et des marguerites!... Comme j'allais les cueillir sous les saules, j'ai vu passer des moines qui chantaient en latin... qui donc allaient-ils ensevelir? que m'importe? Pauvres marguerites! vous voilà déjà flétries... bientôt vous serez mortes.... mortes comme moi!... Tout meurt, pauvres marguerites, et c'est heureux!... Vivre, c'est souffrir! Tout n'est que mensonge dans la vie. Le soleil nous attire aux ténèbres... l'amour au désespoir.... Rentrez vite, petites fleurs! rentrez vite! (*Elle jette les fleurs.*) Mais où est donc Wilhelm? (*Elle appelle légèrement.*) Wilhelm!...

SCENE V.

LÉNORE, STRELITZ, *entrant tout à coup en grande tenue, une lettre à la main.*

Musique.

STRELITZ, *joyeusement.* Ah! enfin... enfin, je vous trouve, mademoiselle Lénore!

LÉNORE, *reculant avec crainte sans regarder Strélitz.* Qui est là ?

STRELITZ. Comment, vous ne me reconnaissez pas ? c'est moi, le vieux Strelitz.

LÉNORE, *cherchant dans ses souvenirs.* Strelitz...

STRELITZ. Oui, Strelitz, qui revient de l'armée, et qui vous apporte une lettre... de lui.

LÉNORE. De qui ?

STRELITZ. Comment, vous ne devinez pas ? de lui, de votre Wilhelm.

LÉNORE. Wilhelm... je l'ai vu.

STRELITZ. Oh ! il a toujours été présent à votre pensée, je n'en doute pas ! Je le précède d'un quart de lieue, il m'a donné cette lettre pour vous, en me disant : « Pars au galop, » Strelitz... elle doit être inquiète, cours la » rassurer. » Et me voilà, moi et la lettre.

Il la lui présente.

LÉNORE. Une lettre. (*Elle regarde la lettre sans y toucher.*) Les morts n'écrivent pas.

STRELITZ, *riant.* Lui, mort ?... mon commandant ?

LÉNORE, *qui regarde toujours la lettre.* Mais... ils reviennent.

STRELITZ. Ah ça, qu'est-ce qui vous prend donc ? Reconnaissez-vous son écriture.... voyez... regardez bien.

LÉNORE. Oui, c'est lui qui a écrit cela... autrefois.

STRELITZ, *qui lui tend toujours la lettre.* Il y a une heure; mais lisez donc...

LÉNORE, *toujours avec crainte et sans toucher la lettre.* « A... ma... Lénore. » A sa Lénore.

STRELITZ. Et ce qu'il y a dedans, vous ne voulez pas le savoir ? (*Il présente de nouveau la lettre à Lénore, qui ne veut pas la prendre.*) Eh bien ! je vais briser le cachet pour vous... mais vous lirez... tenez.

Il tend la lettre ouverte. Lénore s'en approche comme pour la lire furtivement, mais en la laissant dans la main de Strelitz.

LÉNORE, *lisant.* « Ma Lénore... ma bien- » aimée... j'arrive en toute hâte. (*S'interrompant.*) J'arrive en toute hâte. (*Lisant.*) « Chaque battement de mon cœur me rap- » proche de toi... Quelques minutes encore... » je serai dans tes bras. »

STRELITZ. Signé Wilhelm...

LÉNORE, *lisant, après avoir regardé Strelitz avec doute.* Signé Wilhelm...

STRELITZ. Eh bien ?

LÉNORE. Il est arrivé.... mais avant cette lettre.

STRELITZ. Mon maître ?... est-ce que c'est possible ?

LÉNORE, *indiquant le mausolée.* Il est là... il m'attend... et je vais...

STRELITZ, *l'interrompant.* Et puis... vous savez la nouvelle ?

LÉNORE. Quelle nouvelle ?

STRELITZ. Son père, le vieux baron... il s'est laissé fléchir, il consent enfin à votre union.

LÉNORE. Quel plaisir trouvez-vous à vouloir tromper une pauvre fille, dites ? Laissez-moi. Je vous reconnais maintenant... oui... oui... je vous reconnais.... C'est vous qui êtes venu. (*Poussant un cri.*) Ah !... vous aviez au bras un crêpe funèbre.

Elle court à lui et l'examine.

STRELITZ, *montrant son bras.* Moi ? voyez plutôt... pourquoi vous tromperais-je ? moi, votre vieil ami... C'est votre imagination qui vous trompe... quelquefois, on se fait comme ça des idées noires. Mademoiselle Lénore, croyez-moi, Wilhelm va revenir... et vous serez unis.

LÉNORE, *avec agitation.* Illusion, rêve !

STRELITZ. Non, c'est tout le reste qui est un rêve.

LÉNORE, *avec force.* Mais je vous dis qu'il est mort !... je vous dis que son cercueil est là, là !!

STRELITZ, *avec énergie.* Mensonge !... un cercueil vide ! voyez plutôt.

Il l'entraîne dans le mausolée; on entend un cri terrible, puis on voit Lénore reparaître sur le seuil du sépulcre. Musique jusqu'à la fin. Le Docteur, Gertrude et le Baron sont entrés depuis quelques instants.

LÉNORE. Rien !... ô mon Dieu ! ô mon Dieu, que je souffre !... Ma mère, ma mère... est-ce vous que je vois ?... Et Wilhelm... Wilhelm... s'il n'est pas là... s'il n'est pas mort... où est Wilhelm ?...

Une marche guerrière se fait entendre. Lénore se penche pour écouter, elle est en proie à une oppression terrible. Tous les autres personnages restent immobiles et la regardent avec anxiété. Musique guerrière.

STRELITZ. Ecoutez !... écoutez... Le régiment approche, entendez-vous les fanfares ?.. Je suis sûr que mon commandant aura pris le chemin de la montagne... c'est le plus court... oui... oui... je le vois là-haut... il arrive, il accourt... le voici !

Wilhelm en grande tenue paraît sur la montagne, suivi de ses hussards; Lénore pousse un cri et tend les bras vers lui.

SCENE VI.

LES MÊMES, WILHELM.

WILHELM. Lénore ! ma Lénore !...

LÉNORE, *cherchant à prononcer son nom.* Wil... Wil... (*Revenant à elle.*) Ma mère... Wilhelm... (*Elle regarde et reconnaît tout le monde.*) Oh ! que je suis heureuse !

FIN.

NOTA. La musique qui accompagne les entrées, les sorties et les jeux de scène, est chose indispensable. — S'adresser pour la partition à M. PILATI, chef d'orchestre au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Imprimerie de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.